

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. V.—No. 24.

MONTREAL, JEUDI 11 JUIN 1874.

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA SITUATION DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Tous les journaux ministériels s'accordent à dire que la retraite de M. Dorion laisse dans le parti libéral un vide qui sera difficilement comblé. La longue expérience de cet homme d'état, le respect dont il jouissait, le prestige qui entourait son nom dans toutes les provinces confédérées, et sa grande popularité dans la province de Québec, disent-ils, contribuèrent autant à la force du parti qu'à sa propre influence dans le cabinet fédéral.

A tous ceux qui peuvent être appelés à lui succéder, il manque une position aussi considérable, une telle autorité, le nombre des années politiques. Ce successeur pourra être un homme de talent, mais il imposera moins, il sera moins respecté des autres membres du ministère; son sceptre pourrait tomber en quenouille. Les organes ministériels n'ont pas cette crainte, ils se contentent de regretter la perte que fait leur parti, et nous n'irons pas au-delà nous-mêmes.

Mais nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher cet affaiblissement avoué du parti libéral avec la position difficile créée à notre province depuis les dernières élections. Tout homme sincère admet qu'en présence des majorités ministérielles si considérables dans les autres provinces et par suite de nos propres divisions intestines, nous sommes moins forts que nous ne l'étions, que nous avons moins d'influence sur le pouvoir. La façon dont on a traité les questions de l'amnistie et des écoles, et partagé les deniers publics durant la dernière session, pourrait du reste donner de la clairvoyance aux aveugles sur ce point.

Or si la province de Québec occupait une telle position sous le règne de M. Dorion dont le prestige personnel était cependant vanté partout, quelle sera sa position sous le règne d'un homme de moindre influence?

Cette question doit nous faire réfléchir sérieusement.

Ne devons-nous point chercher dans l'union entre nous la force que nos chefs ne peuvent nous donner?

Autre question sérieuse et qui est peut-être une réponse à la première.

Compensons par le nombre de nos votes coalisés l'absence d'un homme de premier ordre à notre tête. Si l'on ne respecte pas notre chef, que l'on apprenne à compter avec notre masse.

Tout esprit honnête et éclairé doit se demander si l'heure n'est pas venue de nous unir. Les vieux chefs rouges et bleus sont disparus: les hommes politiques du jour ont-ils si peu de patriotisme, gardent-ils tant de haine qu'ils ne puissent se voir, se comprendre et s'entendre?

OSCAR DUNN.

LA FÊTE NATIONALE

Saint Jean-Baptiste fut choisi et reconnu comme patron du pays découvert par le célèbre navigateur Jacques Cartier.

Cette fête, ou plutôt cette réunion nationale sera cette année célébrée avec pompe, avec un entrain admirable et digne de ceux qui en ont pris l'initiative.

Depuis plusieurs mois, des hommes vraiment dévoués s'efforcent de réunir toutes les sociétés canadiennes-françaises des Etats-Unis.

Ils veulent prouver à l'étranger que le pays a toujours

eu et aura toujours de la sympathie pour tout ce qui touche à notre nationalité, à notre belle patrie. Aimer sa patrie, c'est faire tous ses efforts pour qu'elle soit respectée au dehors et tranquille au dedans. Le maintien des lois et des mœurs peut seul affirmer sa tranquillité intérieure.

"Nessun maggior dolore che ricordarsi del tempo felice nella miseria."

O vous! Canadiens des Etats-Unis, qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de ne pouvoir vous parler dignement et avec éloquence, des vérités dont je suis pénétré, vous enfin, que je voudrais voir plus heureux! souvenez-vous sans cesse, que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talents, sur vos vertus, sur vos sentiments, et sur toutes vos actions, qu'en quelque Etat que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, et de voler à son secours au moindre danger!

Voilà une tâche difficile à remplir, Canadiens expatriés, car, ne croyez pas que pour accomplir une si haute destinée il suffise de vous acquitter des emplois que vous confie la patrie, de répandre même votre sang sur un champ de bataille ou sur une place publique en défendant vos droits et votre liberté? non certes! car il est pour elle, des ennemis plus dangereux que les ligues des nations ou des divisions intestines; c'est la guerre sourde et lente, mais vive et continue, que les vices font aux mœurs.

Vous voyez, citoyens, qui gémissent peut-être dans l'infortune, que vous n'avez besoin que d'un mot de consolation et d'un cœur qui se pénètre de vos peines. Venez, enfants de la patrie, venez! Accourez soldats d'une même foi, patriotes avant tout. Venez mille, venez tous, grossir les rangs de cette procession solennelle, où vous y rencontrerez des hommes de toutes professions, de toutes opinions. Peu vous importe, mes amis, ces hommes sont vos frères, comme vous ils sont Canadiens et ils se rangent à l'ombre du drapeau de la patrie.

Cette démonstration vraiment patriotique, sera pour la génération future, une des gloires immortelles et une belle page de notre histoire, car en ce jour solennel, libéraux et conservateurs fraterniseront.

Quel est donc celui qui resterait sourd à cette invitation fraternelle? Quels sont donc ceux qui ne voudraient point prendre part à cette réjouissance amicale? Enfants de la patrie! vos cœurs ne bondiront-ils pas de joie, lorsque vous reverrez le sol qui vous a vu naître, lorsque vous retrouverez un ami d'enfance, dont la chevelure aura peut-être blanchi sous les ailes du temps. Oh! qu'il est doux de revoir la chaumière qui vous vit naître. Oh! qu'il est suave d'entendre la voix de celle qui dès notre venue en ce monde, couvrait de ses yeux maternels le berceau de notre enfance!

Quoi! vous resteriez sourds à tout ce qui est *Honneur, Patrie* et bonheur. Oh, non! je suis certain du contraire.

Ayant vécu au milieu de vous Canadiens des Etats-Unis, j'ai pu juger de votre cœur, de votre foi et de votre bon souvenir pour la patrie; plus d'une fois j'ai remarqué avec bonheur, l'enthousiasme et la fierté qui vous animaient lorsque vous chantiez cette chanson nationale:

"Oh! Canada, mon pays, mes amours.....
"Oh! Canada, je t'aimerai toujours!"

Comme moi, Canadiens, votre cœur ne ressent-il pas quelque chose de vraiment surnaturel en pariant de la patrie?

Est-ce que vous n'avez jamais eu de ces moments indescriptibles, où votre âme attendrie à la pensée qui lui est chère, voudrait à tout prix revoir le pays qui l'a vu naître?

Eh bien! compatriotes des Etats-Unis, vous avez tout en votre pouvoir; votre volonté seule en dépend.

Il n'y a pas à en douter un seul instant, le 24 juin 1874, le Canada plus heureux que jamais, recevra avec une joie inexprimable ses enfants, que la misère ou l'ambition ont éloignés depuis longtemps.

Venez à nous, compatriotes exilés? Venez revoir le sol sacré de la patrie, où en ce moment suprême, des hommes énergiques, discutent avec force vos droits et vos intérêts, pour vous ramener au plus tôt, dans le pays qui est appelé à devenir une des plus belles nations du Nouveau-Monde!

H. H.

BLEU, ROUGE, BLANC

Une dissertation sur ce sujet, tel que je le conçois, érigerait une longue habitude d'écrire. A défaut de cette habitude, je crois avoir en politique l'indépendance qu'il faut pour juger impartialement une situation, et c'est pourquoi je me décide à soumettre mes idées aux lecteurs de *L'Opinion Publique*. J'ai toujours déploré l'existence des partis extrêmes; j'ai donc aujourd'hui plus que bien d'autres le droit de parler d'union.

1o. Quel est le devoir d'un homme d'Etat ou d'un mandataire? Son devoir, est de n'accepter un mandat, que quand le peuple désire et veut bien le lui confier et que lorsqu'il se reconnaît parfaitement qualifié à le remplir, tant par son éducation solide et relevée que par son intégrité et son désintéressement.

2o. Quelle est sa mission? C'est celle d'administrer, de gouverner et régir les affaires publiques avec épargne, équité, impartialité et avec le but arrêté de promouvoir les intérêts de son pays. C'est aussi celle d'avoir, sous sa garde et sous sa protection l'éducation et le bonheur de ses compatriotes, comme le père de famille doit avoir, sous sa tutelle, ceux de ses enfants; car la mission du père est d'instruire, de protéger, de défendre, d'appuyer indistinctement ses enfants et de toujours prévenir les dissensions et querelles qui pourraient surgir au milieu d'eux.

L'harmonie est donc la seule base à l'aide de laquelle, une famille, un état et une nationalité pourront concourir à une même fin et comme tous représentent dans leur gouvernement respectif, des intérêts analogues et semblables, ils ne peuvent se maintenir ou y arriver avec des formes ou des idées diverses et séparées.

Le bon fonctionnement d'une famille, d'un gouvernement ou d'une nationalité, découle donc du respect dû à l'autorité de ses chefs, comme il dépend de l'accord parfait qui doit exister parmi ses membres: sans cela, le pilote ne peut gouverner son vaisseau et le moindre coup de vent le fait sombrer, le fait couler bas avec tout son équipage.

3o. Quels sont ceux, qui doivent être élus? Ceux, qui ne le désirent point, qui ne le demandent pas, qui n'obligent point les électeurs ou le peuple à les accepter

forcément : conséquemment, des hommes désintéressés et indépendants tant par la fortune que par le caractère et la bonne éducation domestique et chrétienne.

Quand je dis indépendant par la fortune, je ne veux pas émettre le principe erroné et invoqué par un certain nombre, que l'opulence ou l'abondance de biens est dans le monde le meilleur des passe-ports, la meilleure des garanties. Non, car il arrive très souvent que celui qui a beaucoup de biens, les a acquis par des moyens trop faciles, trop prompts et c'est très souvent un ambitieux qui veut faire de la politique une spéculation, un vil métier et qui n'a qu'un désir, désir immodéré des richesses, des honneurs et de son élévation personnelle : aussi, un homme qui recherche avec ardeur, avec empressement, des trésors, des distinctions, qui veut pour lui toute son aristocratie, est un être dangereux qui doit être éloigné et élagué de la représentation.

L'homme indépendant par la fortune et dont je veux parler plus haut, doit l'être par héritage ou par lui-même et cela de la manière la plus honorable. S'il n'est pas fortuné, il doit posséder au moins une honnête et facile aisance et il ne doit dépendre que de lui-même ; car, sans cela, il pourrait tomber sous la domination ou l'autorité de quelque chef politique, qui ferait miroiter à ses yeux des promesses ; par suite, être le subordonné et manquer d'indépendance pour remplir son mandat.

Quand un homme joint à l'indépendance de fortune celle du caractère, c'est-à-dire cette marque essentielle qui distingue une personne bien née, la fermeté et la dignité dans tous les actes de la vie, il peut alors arriver à ce faite de l'ambition qui pour quelques uns est la représentation, et obtenir alors le rang et la considération qu'ils y croient attachés.

40 Les hommes de partis avérés, tels que classés et rangés, soit sous le drapeau rouge, soit sous la bannière bleue, peuvent-ils représenter ou défendre les intérêts du peuple et peuvent-ils avoir le pouvoir d'agir pour autrui ? Non, car ils ne sont pas libres, ils ne s'appartiennent point.

Preuve qu'il existe entre ces deux partis une antipathie invétérée, c'est qu'ils se décrient à qui mieux-mieux ; ils n'ont pas même la loyauté de se concéder le moindre des mérites et ils recourent à tous les moyens possibles pour perdre dans l'opinion publique la réputation de leurs adversaires.

Messieurs les Rouges diront, que les Bleus ou Conservateurs auxquels ils ont fait la guerre durant vingt ans passés, sont tous des hommes qui ne se sont maintenus au pouvoir que par la corruption, qu'ils n'ont opéré aucun bien et que toutes les mesures législatives qui ont été sanctionnées dans les intérêts du peuple, l'ont été à la suggestion du parti démocrate. La décentralisation judiciaire, la Confédération, l'achat du territoire du Nord-Ouest, l'annexion de la Colombie-Anglaise, l'inauguration des chemins de fer, la construction du Pont Victoria, le grand projet de relier l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique, etc., etc ; en un mot, toutes les innovations et projets patriotiques mis et à mettre à exécution, sont toutes les œuvres que les Rouges seuls auraient inspirées et suggérées.

Tous les hommes et chefs du parti conservateur, entre autres les Honorables Viger, Morin, etc., etc., n'auraient rien à réclamer ; et quant à ceux que la couronne britannique a cru devoir honorer de titres honorifiques, comme Sir H. Lafontaine, Sir Geo. E. Cartier, Sir J. A. Macdonald, etc., etc., ils ne le méritaient point, disent-ils, et leurs noms ne devaient pas être inscrits en lettres d'or dans l'histoire du pays. Quand bien même ces hommes d'Etat se seraient sacrifiés, immolés, pour leurs concitoyens et seraient sortis de la politique, ruinés dans leur santé comme dans leur fortune, ils ont eu le tort d'être des adversaires politiques : conséquemment ils ne méritent aucune mention honorable !.....

Messieurs les Bleus ou Conservateurs, diront que les Rouges sont des hommes dangereux, des libres-penseurs, que parmi eux figurent les fondateurs du journal anti-catholique "L'Avenir," les patrons de l'Institut-Canadien, les ami des Brown et fanatiques du Haut-Canada, qui sont nos ennemis, les propagateurs des idées annexionnistes, etc., etc.

Que l'Honorable M. Dorion dont on proclame l'honnêteté, est un homme secondaire, qui manque de nerfs et qui se laisse guider et entraîner par nos adversaires et qui plus est, par les chefs du parti rouge dont les principes sont non-seulement anti-religieux, mais anti-patriotiques, puisqu'ils désirent l'annexion aux Etats-Unis, où nous perdrons notre foi, notre langue et nos sentiments nationaux !

Quand un pays ou une nationalité est affligé d'une lutte systématique de ce genre que chaque parti pousse à l'excès, qui dépasse les règles et les bornes de la bienséance et de la raison, et dont le seul but est le pouvoir, ce pays est bien à plaindre !.....

N'ayant pas à me reprocher d'appartenir corps et âme

à l'un de ces partis extrêmes, et ayant encore moins à me glorifier d'appartenir au parti avancé où figurent tant de faux prophètes et tant de philosophes en herbe, je puis dire que s'il y a parmi les élèves ou les adeptes de cette école moderne des patriotes sincères, il y a malheureusement aussi trop de spéculateurs, trop d'agitateurs, trop d'empiriques, qui osent exploiter la bonne foi du peuple par la science du charlatanisme et du mensonge.

Pourtant, il y a au sein même de ces partis extrêmes, des hommes instruits aux vues larges, généreuses, et patriotiques, qui désireraient travailler dans les intérêts du peuple ; mais, ils sont liés en véritables esclaves par les chaînes du parti auquel ils appartiennent.

Que faire, pour détourner ou museler l'ambition des hommes des partis, rouges ou bleus, qui agissent contre les intérêts généraux de la nation et contre la nationalité canadienne française ?

Il faut arborer un autre drapeau, sous lequel devraient venir se ranger les hommes indépendants par la fortune, par le caractère et reconnus non seulement sincères et désintéressés, mais, pouvant offrir une garantie certaine, qu'ils seraient toujours guidés par le plus pur patriotisme. Il nous faut arborer le "Drapeau Blanc." Ce sera le signe de ralliement de tous ceux qui, ne se préoccupant que des intérêts de la patrie, oublieront leurs vieilles disputes et ne penseront qu'à protéger par leur union notre foi et notre nationalité, qu'à faire respecter les canadiens-français dans la Confédération.

Ce nouveau parti serait représenté par un chef, tant dans la Chambre Fédérale que dans la Chambre Locale. Il formerait un groupe à part et distinct dans les deux parlements, où son attitude serait toute d'observation, c'est-à-dire de scruter, d'examiner à fond, de pénétrer les vues secrètes et cachées des combattants restés attachés aux vieux partis, pour n'appuyer les uns ou les autres que quand ils présenteraient ou soutiendraient des mesures avantageuses au pays et à nos croyances religieuses ; enfin, ne jamais faire d'opposition factieuse et combattre indistinctement le gouvernement ou l'opposition lorsque l'un ou l'autre s'oublierait et manquerait à son devoir.

La politique de ce nouveau parti, qui serait toute d'indépendance et de patriotisme, aurait pour principal mobile, le but de réunir sous son drapeau la population canadienne-française, qui, inconsidérément, allume et entretient au milieu d'elle le feu de la discorde et paralyse naturellement l'influence légitime qu'elle pourrait exercer dans les conseils de la nation.

Dans la profession de foi politique de ce nouveau parti, devraient figurer, en outre, les principaux articles qui suivent :

10. Les affiliés, devront être loyaux et attachés à la Couronne Britannique, ainsi qu'à la forme du gouvernement qui nous régit.

20. Ils devront être formellement opposés à ce parti anti-patriotique, qui désire et veut l'annexion aux Etats-Unis.

30. Ils devront adopter des moyens énergiques, pour attirer une immigration française, bien choisie, sympathique aux canadiens-français, afin de les aider à grossir leur population.

40. Ils devront demander des lois efficaces, pour faciliter le développement de l'industrie manufacturière si négligée et si peu protégée au Canada.

50. Ils respecteront toutes les nationalités comme toutes les croyances religieuses ; mais, ils se défendront en tout et partout, et ne permettront jamais au fanatisme de les attaquer injustement et encore moins de les insulter.

60. Partout, ils respecteront les droits d'autrui, comme partout ils revendiqueront énergiquement les droits de leurs compatriotes.

70. Ils ne feront jamais une opposition factieuse et déloyale aux bonnes mesures et toujours ils les appuieront et défendront, sans prendre en considération la qualité ou la couleur politique de ceux qui les proposeront.

80. Ils combattront les partisans d'une opposition effrénée c'est-à-dire des hommes de parti dont les intérêts sont contraires, et qui sans consulter les intérêts généraux qu'ils sacrifient à l'ambition, tiennent contre et malgré tout au triomphe seul du drapeau sous lequel ils se sont enrôlés.

Le vrai drapeau pour eux, sera le "Drapeau Blanc, celui sur lequel sera écrit "l'union franche et désintéressée, fait seul la puissance et la force d'une nation : " aussi, ses partisans feront-ils une guerre à outrance à tous ceux qui font de la politique un métier et une vile spéculation.

Ils seront indépendants des hommes et des partis intéressés, car, les uns et les autres sont portés, soit volontairement, soit involontairement à se tromper et ils ne veulent pas en arriver là, si toutefois leur libre faculté d'apprécier les hommes et les choses, avait le pouvoir de les prévenir d'un tel écart.

Il est temps de se rappeler l'origine de nos ancêtres

comme il est temps de se dire, que nous sommes les enfants d'un grand peuple, qui a eu la générosité de détacher l'un des plus beaux fleurons de sa couronne, en envoyant dans ce pays lointain ses preux sans peur et sans reproche, afin d'y planter les bienfaits de la civilisation, du christianisme, à travers des dangers, des difficultés et des privations inouïes. Oui, nous devons nous dire avec orgueil, que si la Puissance du Canada existe aujourd'hui, c'est sur l'arbre généalogique de la France qu'elle y a été greffée, entée, et comme ses racines profondes et vivaces ne peuvent être arrachées ou détruites du sol canadien, prenons donc la résolution ferme, nous les descendants des Francs, de faire respecter par notre union cet arbre séculaire.

Ceux qui arboreront avec courage "Le Drapeau Blanc," qui y rassembleront en faisceau ces partis extrêmes et désunis, afin de les réconcilier, de les remettre en bonne intelligence, pour travailler à une cause sainte et commune, c'est-à-dire à celle de la race canadienne-française, auront bien mérité de leurs frères et du pays.

DRAPEAU BLANC.

RECIPROCITE

Des négociations ont été entamées pour le renouvellement d'un traité de réciprocité entre les Etats-Unis et le Canada.

Le *Herald*, de New-York, a dernièrement publié un article à ce sujet. Il prétend qu'en abrogeant le traité les Américains ont plus souffert que les Canadiens, et dans le tableau qu'il fait de nos progrès depuis la Confédération il arrive à la conclusion que nous avons plus progressé que les Etats-Unis.

Voici, d'après la *Tribune* de Chicago, la base du traité :

10. La renonciation à la compensation à laquelle nous avions droit pour les pêcheries cédées aux Etats-Unis en vertu du traité de Washington.

20. Les canaux canadiens depuis le lac Erié jusqu'à Montréal, seront élargis dans l'espace de trois ans, aux frais du Canada de manière à laisser passer les vaisseaux de 260 pieds de longueur et de 45 de largeur ; ces canaux seront d'une profondeur égale à celle des havres des lacs.

30. Pendant tout le temps que durera le traité, tous les canaux canadiens et ceux de l'Erié, de Whitehall, du Sault Ste-Marie, du lac St. Claire seront ouverts, aux mêmes conditions, aux vaisseaux et aux bateaux des deux pays.

40. La navigation du lac Michican sera libre aux mêmes conditions que la navigation du fleuve St. Laurent.

50. La navigation des battures Ste. Claire sera maintenue aux dépens des deux pays, en proportion du commerce qu'ils y font.

60. Les produits des fermes, des forêts, des mines et des eaux, ainsi que les viandes et les produits de la laiterie seront admis francs de droits dans les deux pays, comme le stipulait le traité de 1854. Cette note peut comprendre les instruments aratoires, le fer et l'acier manufacturés, ainsi que le bois, les huiles minérales, le sel et quelques autres articles.

MON PREMIER CANARD

J'avais déjà tué des pluviers, des alouettes et des étourneaux, mais jamais de gibier sérieux. Car l'étourneau n'est pas un gibier sérieux ; c'est même ce que lui a valu son nom.

Ma grande ambition était de tuer une oie sauvage, ou au moins un canard. J'avais fait mes cartouches avec un soin tout particulier, après avoir discuté pendant huit jours la qualité du plomb qui aurait l'honneur d'abattre l'énorme quantité de volatiles que je rêvais déjà dans mon carnier. Le numéro trois eut la préférence, et me voilà parti pour la gloire.

Mes compagnons prennent chacun la direction qu'ils jugent la plus avantageuse, et me donnent rendez-vous à déjeuner. On me considérait comme un chasseur absolument sans conséquence, passable pour le coup de fourchette, mais d'une complète nullité pour le coup de feu.

Je ressentis amèrement tout ce que ces procédés avaient d'insultant pour moi, et je me promis bien de me venger.

Toutes les embarcations ayant été monopolisées par ceux qui croyaient en mieux profiter que moi, je me trouvai réduit à hanter quelques mares qui se trouvaient dans le voisinage de la maison. C'est là que je commis mon exploit.

Voulez-vous savoir comment la chose s'est faite ? Je vis un couple amoureux qui, loin des regards du papa et de la maman, se payait une flirtation des plus accentuées. Tout entiers au plaisir de se revoir, ils ne m'entendirent pas approcher en rampant derrière les broussailles ; quand je fus assez près, je fis feu, et le représentant du sexe fort resta sur le carreau, c'est-à-dire sur l'eau.

D'après l'exemple du monde, sa compagne n'a pas dû tarder à accepter d'autres hommages.

Mais n'importe, j'avais mon gibier. Si j'en étais fier ! Je ne me lassais pas de le regarder, de le palper ; j'ai compté toutes les plumes d'une aile.

En rentrant à la maison, je fis encore une autre victime, et cette fois, c'est le veuf qui prit sa volée, sans s'inquiéter si sa compagne en avait bien pour son compte. Ingrat comme les hommes!

J'ai tué d'autres canards, depuis cette mémorable matinée; mais jamais je n'ai éprouvé d'aussi agréable sensation.

J'ai bien réfléchi là-dessus depuis, et je suis arrivé à cette conclusion qu'après tout, je n'avais que suivi l'exemple de tout le monde, en me sentant si orgueilleux d'un premier succès. Tout le monde a tué son premier canard dans la vie, et que celui qui n'est pas coupable me jette la pierre.

Plusieurs des lecteurs de *L'Opinion Publique* ont lu l'histoire d'une heureuse famille, par Gustave Droz, sous le titre de *Monsieur, Madame & Bébé*. Il y a là un chapitre qui m'a rappelé mon canard. Il a pour titre "La première culotte." Il s'agit d'un bambin qui abandonne la jupe de ses premiers mois pour endosser l'inexpressible qui indique de quel côté est la toute puissance. Il se pavane au milieu du salon, les mains dans ses poches, s'imaginant déjà voir à son côté le sabre de son père. Cette première culotte est toute une révolution dans son existence; il ne croit plus être enfant; s'il n'est pas encore un homme, du moins il est habillé à son image.

Tout succès nouveau nous porte un peu à jouer au paon. Ces choses-là ne s'oublient pas; elles portent un caractère. Demandez si le journaliste ne se rappelle pas au coin de quelle rue il a reçu les premiers compliments pour avoir dit que le rédacteur de l'autre feuille avait tenté d'empoisonner son père et sa mère.

Après vingt ans de pratique un avocat vous dira exactement la quantité de sucre qu'il a mise dans le verre de gin qu'il a cru devoir s'offrir en sortant de gagner sa première cause. Il n'a rien oublié de ce qui s'est passé en cette célèbre journée.

Pendant quinze jours, je me suis endormi au récit répété tous les soirs, d'une cause de *certiorari* dans laquelle mon compagnon de chambre n'avait eu pourtant qu'un succès d'estime.

Il n'y a qu'un premier discours au Parlement qui peut se déraciner de la mémoire d'un député, et c'est entièrement la faute de celui-ci. Quand un homme en est arrivé à rechercher les honneurs parlementaires, tous les sentiments sont émoussés, toutes les illusions sont disparues, le bouquet de la jeunesse et de l'ambition s'est depuis longtemps évaporé. Il en a trop vu pour croire que "c'est arrivé." Il est devenu un homme sérieux, et tout le bagage d'idées plus ou moins poétiques dont on l'avait affublé à son départ, a été laissé aux différentes stations de cette tourbillonnante locomotion qu'on appelle la vie. C'est vraiment dommage, la grammaire se trouve souvent dans cet excédant renvoyé au rebut.

Un premier succès est toujours un encouragement; mon premier canard m'a créé sportsman, et m'a inspiré tous les principes, les devoirs et même les délicatesses du métier. Le sport ne consiste pas seulement à tuer, quoiqu'on le croie généralement dans notre pays où les véritables notions de l'ancienne gentildomnie sont si fort obliérées. La chasse doit être une guerre avec ses règles de courtoisie et son code de politesse. Il faut traiter le gibier avec tous les égards dus à son rang, et le combattre à armes courtoises. Les sportsmen d'outre-mer tuent l'ours avec un épéu et le cerf avec une dague; on se mesure corps à corps; on n'envoie pas une balle au pauvre animal en se cachant derrière un mur à cinquante pas de distance. La plume se tue au vol; l'oiseau a pour lui sa vitesse et l'espace. C'est un duel dans lequel on donne à chaque adversaire tous les avantages possibles.

Je ne veux pas dire qu'on aille jusqu'à se serrer la main, surtout s'il s'agit d'un lion ou d'un éléphant, mais il est au moins nécessaire que le danger couru, la fatigue supportée ou l'habileté et la patience déployées, permettent au chasseur de se dire à lui-même que tout le monde n'en aurait pas fait autant. Voilà le côté intéressant de la chasse, et les bons résultats du sport.

Je connais des gens qui chassent le canard avec un bœuf. Il font marcher l'animal devant eux pour approcher plus facilement du gibier qui, connaissant le caractère pacifique de ce ruminant, le voit approcher sans crainte et continue sa causerie absolument comme si de rien n'était. Car le canard est très-causeur de son naturel. Un de mes amis qui faisait usage de cet extraordinaire engin de guerre en a été guéri pour toujours. Ce bœuf avait évidemment honte du traître rôle qu'on lui faisait jouer, et durant deux heures, chaque fois qu'il arrivait à bonne portée, il ne manqua pas une seule fois de se précipiter dans la mare qui devait servir de tombeau à ces trop confiants volatiles, et à leur faire prendre la fuite. La deuxième journée, rendu furieux par une nouvelle tentative, l'animal commença par allonger un solide coup de pied dans le ventre du chasseur qui est rentré sans avoir pris autre chose qu'une courbature. Je trouve

que ce bœuf a bien mérité de la gent aillée, et quand je serai plus intime avec elle, je propose qu'il lui soit présenté une adresse avec un jonc d'honneur.

Tout se tient étroitement dans le monde des caractères; celui qui met des appeaux pour tromper le gibier aura moins de scrupule à tromper son prochain; le braconnier tend ses filets en même temps contre le lièvre et contre le garde-chasse, et il tuera le second sans guère plus de remords que le premier.

Le sport est une occupation digne d'encouragement. Elle exige et donne l'habitude de plusieurs qualités précieuses; la patience, le silence, le courage, l'endurance. Il est réellement à regretter qu'on ne tire pas meilleur parti des ressources que nous offre notre pays. La constitution physique et morale du jeune Canada s'en trouverait mieux. Les traditions ne nous font pourtant pas défaut pour cela. Nos ancêtres faisaient en même temps le coup de feu contre les sauvages, les ours et les originaux.

Mes lecteurs un peu soupçonneux et peu disposés encore à la conversion trouveront probablement que je prends bien des airs parce que j'ai tué un canard: ils ont peut-être raison. Je m'empresse de mettre ici un point final!.....mais à mon premier ours, ils sont assurés que je leur infligerai un autre récit.

LE MONUMENT STE. FOYE

Là toute inimitié s'efface sous la pierre,
Le dernier souffle éteint la haine dans les cœurs:
Et le vent des vaincus y mêle la poussière
A la poussière des vainqueurs.

LAMARTINE.

I

Salut à toi, salut, ô modeste colonne,
Qui portes sur ton front le torse de Bellone,
Dont l'humble chapiteau fait courber le passant,
Parle au cœur du poète, avec tant d'éloquence,
Et devant lui déroule une épopée immense,
Ecris, un jour, avec du sang!

Toujours j'aime à venir, sous un ciel sombre ou rose,
Fouler le gazon où ton pied d'airain repose,
Jadis témoin de tant de bravoure et d'efforts;
Car là je crois ouïr, abîmé sous l'extase,
Indécise rumeur qui monte de ta base,
La voix de tous nos héros morts!

Car, comptant un par un, tous nos titres de gloire,
Sur ton socle je lis toute la belle histoire
De mon pays, pour qui j'ai souvent maint souci;
Car dans la voix du vent, dans l'hymne des fontaines,
Dans le chant des oiseaux, dans les clameurs lointaines
Du farouche Montmorency,

Je crois ouïr le bruit du clairon des alarmes,
Les éclats du canon, le cliquetis des armes,
Des fiers tromphateurs les cris victorieux
Dont les échos lointains exaltent ma pensée.
Oùir les plus beaux chants de la sainte odysseée
De notre passé glorieux!...

II

Plus d'un siècle avait fui, depuis le jour néfaste
Où l'immortel Cartier joyeux, enthousiaste,
Toucha nos bords fleuris, pour la première fois,
Où remplissant d'émoi l'indigène sauvage,
L'étendard de la croix flotta sur ce rivage,
Et fit tressaillir nos grands bois!

Depuis longtemps Québec dressait sa tête altière:
Stadaconé dormait dans l'oubli légendaire.
Souvent du soc le sol avait subi l'affront;
Et sous le bras puissant de nos missionnaires,
Les enfants indomptés des forêts séculaires
Avaient enfin courbé le front!

Bien des fois, sous le ciel de la vierge Amérique,
Le pauvre Canadien, le soldat homérique,
Avait quitté ses champs pour voler aux combats;
Mais toujours le triomphe avait suivi la lutte,
Chaque fois il était revenu dans sa lutte
Avec des lauriers sous ses pas!

En vain leurs ennemis, plus forts qu'eux par le nombre,
Avaient cent fois tenté de faire entrer dans l'ombre
Nos vaillants défenseurs et leur noble drapeau,
Avaient cent fois tenté de forger une chaîne...
Dans ces jours orageux, toujours l'énorme chêne,
Tombea plutôt que le roseau!

Parfois, lorsque le sort inconstant et sévère
Semblait vouloir trahir les preux que je révère,
Une voix leur soufflait: Courage, je suis là!.....
Et l'ange du pays, dans l'éternelle aurore
Inscrivait *Oswego*! deux noms plus grands encore:
Carillon! *Monongahéla*!

Mais l'heure approchait où pour payer l'avanie
D'un monarque, la France allait être punie;
La mesure était comble et devait renverser.
Pour nous chaque victoire était infructueuse.
Un ouragan couvait... son aile impétueuse
Allait bientôt nous terrasser.

III

Enfin l'heure sonna. Trompant la vigilance
Des grenadiers français trop pleins de confiance,
Marchant à la faveur de la plus sombre nuit,
Wolfe, à l'aube, a rangé ses troupes en bataille
Brûlantes du désir d'affronter la mitraille,
Ivres de vengeance et de bruit.

Surpris par lui, Montcalm, à cette heure funeste,
Sans ses drapeaux rassemble à la hâte le reste

De ses braves lutteurs épargnés par le sort;
Et puis, encourageant les cœurs de sa parole,
Sur son coursier plus prompt que la rafale il vole
Où s'étend l'aile de la mort.

Le signal est donné. Comme un vaste incendie
En hurlant, la mêlée, en un clin-d'œil grandie,
Etreint les régiments dans un cercle de feu,
Le canon aux abois crache des flots de soufre
Et la plaine soudain devient un large gouffre
Caché sous un tourbillon bleu.

Déployant dans les airs ses ailes enflammées,
Voilé par un brouillard, l'échange des armées
Semble lutter pour nous..... mais aussitôt hélas!
Il a tourné les yeux vers la horde étrangère:
Au même instant, Montcalm a fermé sa paupière
Sous le doigt glacé du trépas!

C'en est fait: par le nombre et la force pressée,
Notre armée héroïque est enfin écrasée:
Et Wolfe expirant voit vaincre sa légion...
De ce moment la France enlève à sa couronne
Le plus riche joyau qui maintenant rayonne
Au diadème d'Albion.

IV

Près d'un an est passé. Sur cette même plaine
Qui vit fuir les géants dont ma pensée est pleine,
Un combat olympique est encore engagé.
D'un côté, c'est Murray, l'illustre capitaine,
De l'autre Lévis qui veut dans sa noble haine,
Que l'honneur français soit vengé.

Choc sanglant! des soldats de l'une et l'autre armée,
On dirait des démons à travers la fumée,
Tant leurs élans sont grands, leurs coups audacieux.
Voulant vaincre à tout prix ils vont le front tantastique,
Et leurs cris prolongés volent dans la bourrasque
Et s'élèvent jusques aux cieux!

Et joignant ses rumeurs à leur clameur farouche
Le bois voisin se plaint sous le vent qui le couche,
La foudre retentit ainsi qu'un lourd marteau,
Et le ciel en courroux, ouvrant ses catacactes,
De ce drame voulant cacher les derniers actes,
Inonde l'immense plateau.

Mais quel chant tout à coup a vibré dans l'espace,
Plus fort que l'aboiement de l'ouragan qui passe,
Et plus doux qu'un soupir de feuille qui bruit?
Est-ce la voix... Bravo! c'est un chant de victoire!
Pour la France adorée, aux fastes de l'histoire!
Un nouveau triomphe est inscrit?

V

Mais pour elle ce fut le dernier sur nos plages.
Aussitôt le destin écrivit sur ses pages,
Et la Pompadour eut raison de nos héros;
Et, triste sort! malgré la revanche éclatante
De Lévis, il fallut céder à la tourmente,
Nous courber devant nos bourreaux.

Nous reçûmes le joug. La dernière espérance
De nos pères, hélas! le drapeau de la France
Repassa l'Océan pour ne plus revenir!...
Oh! qui pourra jamais dire l'angoisse extrême
De ces pauvres vaincus n'osant alors pas même
Lever les yeux vers l'avenir!

Comme Israël tombé pleurant toujours Solyme,
Comme la verte Erin, cette noble victime,
Le Canada souffrait les plus noirs attentats.
En dépit des traités de nos vainqueurs, les traitres!
Il nous fallait ramper devant ces nouveaux maîtres,
Traîner le boulet des forçats.

Quelquefois nos tyrans relâchaient nos entraves,
Et nous disaient: Allons, vous n'êtes plus esclaves,
Désormais vous aurez comme nous liberté!...
Un doux rayon d'espoir perceait soudain notre âme,
Nos cœurs ravivés brûlaient d'une magique flamme,
Nous reprenions notre fierté!

Comme en un soir obscur, quand gronde au ciel l'orage,
Pour son fils attardé redoutant le naufrage,
La mère du pêcheur, assise au bord de l'eau,
Découvre, avec transport, sur la houle sauvage,
La voile d'un esquif, qui revient au rivage,
Comme une aile blanche d'oiseau:

De même, le regard vers la mère-patrie
Que l'on aimait toujours avec idolâtrie,
On croyait découvrir à l'horizon lointain
Les voiles d'une flotte au brillant équipage
Ramenant le bonheur chassé de notre plage,
Devant le glaive du destin.

Mais hélas! aussitôt, ainsi que sur le sable
S'effacent aux baisers de l'onde insaisissable
Les dessins griffonnés par la main du penseur,
Disparaissait pour nous ce décevant mirage,
Et le géllier saxon reprenait, dans sa rage,
Le rôle infâme d'oppressur.

VII

Longtemps, longtemps dura l'affreuse tyrannie.
Car Albion trompée épousa son génie
A nous faire vider, comme à Napoléon,
Le calice rempli de sa haine implacable;
Mais il vint une époque où l'agneau misérable
Se changea soudain en lion!

Alors, pour nous défendre, on vit une poignée
De travailleurs armés d'une vieille cognée
Ou d'un méchant mousquet, oser tous se ranger
Contre les bataillons d'une armée, ô mystère!
Pour ne pas se soumettre aux vœux de l'Angleterre
Contents se laisser égorger!

Comme les fiers enfants de la vieille Vendée,
Ils ont rougi de sang leur terre fécondée,
Ils ont rendu sacrés la corde et l'échafaud!
O Chénier, Cardinal, Lormier, fous sublimes,

L'on peut vous comparer à ces cœurs magnanimes :
Bonchamp, Stofflet, Cathelineau!

Où, gloire à vous, martyrs du saint patriotisme,
Naguère, en flagellant l'aveugle fanatisme,
Vous avez conservé nos droits les plus sacrés,
De l'abîme sauvé l'honneur de votre race. . . .
Les poètes toujours chanteront, pleins d'audace,
Vos noms sur leurs luths inspirés!

Maintenant, grâce à vous, sous la même bannière
Les enfants de la France et ceux de l'Angleterre
Marchent ensemble unis vers le progrès divin!
Grâce à vous, nous avons oublié la vengeance,
Et les vieux guerriers morts, qu'illustra la vaillance,
Se sont un jour donné la main!

Et se ressouvenant du grand jour des batailles,
Le pays leur a fait d'égaux funérailles,
A tressé des lauriers pour leur front souverain,
Puis il a marqué le sol où rêve le poète,
Qui vit notre victoire avec notre défaite
D'un scean de granit et d'airain.

VIII.

Et toi devant lequel mon pas distrait s'arrête,
Dont le nom prononcé me fait courber la tête
Et remplit tout à coup mon cœur d'émotion,
Des braves d'autrefois proclamant le courage,
Tu fus ce scean sacré, notre plus ferme gage
De paix, de force et d'union!

Sur ces lieux dont l'aspect fait palpiter mon âme
Sur ce plateau qui vit dénouer le grand drame
Oh! reste donc debout, ô mon beau monument!
Et sur tous les héros qui dorment sous ta pierre
Qu'inonde, aujourd'hui, Mai de sa blonde humière,
Pâse toujours légèrement!

W. CHAPMAN.

Québec, mai 1873.

La Campagne des Zouaves Pontificaux en France Sous les ordres du général baron de Charette—1870-1871

Par M. S. Jacquemont, capitaine aux Zouaves Pontificaux.—Paris,
Henri Plon, éditeur, 10, rue Garancière.—2e édition.

... Les zouaves pontificaux se sont dévoués
tour à tour à l'Eglise et à la France malheureuse,
et ces deux causes-là ne sont pas de celles
que l'on puisse servir sans leur donner
en même temps tout son cœur et toutes ses
forces.

Préface, in fine.

11

A Tours, les zouaves pontificaux, devenus les volontaires de l'Ouest, furent vite remarqués. Tout le monde était frappé de l'air martial de ces jeunes gens, de leur excellente tenue. Le correspondant d'un journal républicain fort peu sympathique à leurs idées ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'ils avaient des "allures très crânes." En d'autres termes, nous dirons que c'était plaisir, pour des yeux français, de les considérer. On sentait, à les voir, qu'ils constituaient une force sérieuse, intelligente, avec laquelle l'ennemi devrait compter. On sentait qu'ils ne faibliraient pas, qu'ils ne reculeraient pas, que le canon Krupp ne les effrayerait pas; qu'ils n'ignoraient pas qu'on peut succomber même en étant victorieux, qu'il est, selon l'expression de Montaigne, "des défaites triomphantes à l'envy des victoires;" qu'ils marcheraient au combat le cœur plein d'immortelles espérances, contre lesquelles aucune pensée de défaite, même certaine, ne serait capable de prévaloir.

Cependant, les Prussiens menaçaient Orléans. Trois compagnies de zouaves furent en toute hâte armées, équipées et envoyées le 9 octobre à l'ennemi. Nos soldats ne perdaient pas de temps, on le voit. Débarqués à Toulon le 27 septembre, dès le 10 octobre ils étaient à leur poste, aux avant-postes. Comment ils s'y conduisirent, l'ennemi lui-même s'est chargé de nous l'apprendre.

Ces braves, habitués à lutter un contre dix, défendirent la forêt et les faubourgs d'Orléans avec tant d'intelligence et de courage, que le commandant des forces prussiennes, dans son rapport sur l'affaire du 10 octobre, avoue n'avoir pu, ce jour-là envelopper l'armée de la Loire, à cause de la résistance acharnée que lui avaient opposée trois régiments.

Ces trois régiments n'étaient, en réalité, que nos trois compagnies de volontaires, ayant à leur tête un homme, un officier de premier ordre, dont le nom mérite d'être connu : le capitaine Le Gonidec de Traissan.

Après la retraite d'Orléans, les zouaves revinrent à Tours, puis au Mans. Ils s'occupèrent immédiatement de l'organisation de la légion. En dépit des difficultés que rencontre toute création nouvelle, les choses furent poussées avec tant d'activité que, dès le 9 novembre 1870, les deux premiers bataillons des volontaires de l'Ouest pouvaient se mettre en marche pour Chateaudun. A la fin de ce même mois de novembre, nous les retrouvons campés dans les bois qui environnent cette ville, menant bravement, nous voudrions pouvoir dire galement, la vie de campagne, faisant le jour l'exercice durant de longues heures, toujours sur le qui-vive la nuit, opérant jour et nuit des reconnaissances nombreuses, repoussant à l'occasion les éclaireurs prussiens et les têtes de colonne de l'armée du prince Frédéric-Charles, qui commençaient à arriver de Metz.

Le 19 novembre, le 17e corps, dont les zouaves faisaient partie, fut placé sous le commandement du général de Sonis. Dès son arrivée, l'honorable général comprit vite tous les embarras de la situation. Il pouvait craindre d'être tout à coup tourné à droite ou à gauche par une armée bien plus nombreuse que la sienne. Très incomplet encore, séparé du gros de l'armée de la Loire par plus d'une journée de marche, isolé, sans point d'appui, le 17e corps courait des dangers sérieux. Le général de Sonis, loin de perdre la tête en ces difficiles conjonctures, résolut de prévenir l'ennemi, de le tromper sur ses véritables forces et de le déconcertar. Il réussit en se jetant hardiment sur le flanc gauche du grand duc de Mecklembourg, lieutenant de Frédéric-Charles, au lieu d'attaquer ses têtes de colonne, pour lui faire rebrousser chemin.

Le 24 novembre, le général de Sonis apprend que les Prussiens sont en force à Brou, sur la route de Nogent-le-Rotrou. Le lendemain il part au milieu de la nuit, avec sa troisième division. Après une marche rapide, très longue et très pénible, il rencontre l'ennemi à Yèvres, petit village perché sur une

hauteur abrupte au pied de laquelle coule un ruisseau large et profond, l'Ozanne, à quelques centaines de mètres de Brou. Un combat assez vif s'engage. Les Prussiens sont délogés d'Yèvres et de Brou, où les zouaves entrent les premiers, baïonnette au canon.

"Le combat de Brou, bien qu'il se fût réduit à une simple canonnade, était en réalité une victoire par le résultat obtenu. Attaqué brusquement sur son flanc gauche, au moment où il croyait tromper les Français, le grand-duc, dont les têtes de colonnes menaçaient déjà Vendôme, se rejeta vivement au nord de Chateaudun. Le général de Sonis avait préservé d'un mouvement tournant le 17e corps et peut-être toute l'armée de la Loire. Aussi, le général en chef (d'Aureilles de Paladines) lui envoya les plus vives félicitations.

"Depuis ce moment, les jeunes troupes du 17e corps, et surtout les zouaves pontificaux, eurent la plus grande confiance dans leur chef. Ils se voyaient commandés par un véritable homme de guerre et non pas seulement, comme on l'a dit, par un brillant général d'avant-garde. . . . plus propre à mener une charge qu'à diriger un corps d'armée et à opérer méthodiquement devant l'ennemi."

Cette confiance des soldats en leur chef devenait de plus en plus nécessaire, car, chacun le sentait, chacun le comprenait, l'heure des grands devoirs allait bientôt sonner.

Dégagé d'une double étreinte, le commandant du 17e corps attendait les Allemands dans les positions qu'il avait choisies. Tout à coup, il reçut du ministre de la guerre l'ordre de battre immédiatement en retraite sur la forêt de Marchenoir.

Il se met en route aussitôt, marche pendant 24 heures consécutives et gagne Saint-Laurent-des-Bois. Il n'y demeure pas longtemps. Les nécessités de la guerre le forcent de se rapprocher de l'armée principale. Nouvelles marches, nouvelles fatigues, nouvelles alertes. Le 30 novembre, le 17e corps campe à Coulmiers. Le 1er décembre, le général de Sonis continue son mouvement au bruit du canon. A 9 heures du soir, il arrive à Saint-Péravy-la-Colombe, avec une partie seulement de ses troupes, car les soldats du 17e corps marchaient assez mal, faute de souliers.

"M. de Sonis trouva un billet du général Chanzy qui lui demandait du secours, et aussitôt il envoya à Patay sa 2e division du 17e corps, composée d'une seule brigade et commandée par le général Dubois de Jancigny. Lui-même, il attendit à Saint-Péravy pour reposer un peu ses troupes et les reformer. Ce fut là qu'un télégramme du ministre lui apprit la sortie et la première victoire du général Ducrot, en même temps que le général Chanzy lui annonçait son heureux combat (1er décembre). Cette double nouvelle, répandue de suite parmi les zouaves, leur causa une joie inexprimable : ils se virent déjà sous les murs de Paris.

"Mais la journée du lendemain devait être rude : on le savait, et chacun s'y préparait. Ce n'était pas l'habitude, au régiment, d'aborder les hasards du combat sans penser à l'autre vie. Certes, tout homme de cœur fait son devoir sur le terrain, mais avec quelle confiance on envisage cette belle mort du champ de bataille lorsqu'on n'entrevoit au delà que la paix et la lumière! A trois heures du matin, le 2 décembre, dans la petite église de Saint-Péravy, un des aumôniers, le P. Doussot, disait la messe, et beaucoup de zouaves y assistaient. On y voyait communier le général, le colonel de Charette, le capitaine de Gastchois et plusieurs autres, MM. de Bouillé, de Caze-nove de Pradines, de Verthamon. C'étaient les prédestinés."

Le 2 décembre, à 4 heures du matin, le général de Sonis lève le camp. A Patay, il fait faire une halte à ses troupes épuisées pour leur permettre de prendre un peu de nourriture et de repos. Les faisceaux sont à peine formés, et le bruit du canon devenant de plus en plus intense, ordre est donné de se remettre en marche. On laisse là tentes et sacs. On se rapproche de l'ennemi. Le soleil commençait de décliner lorsqu'on arriva sur le lieu du combat.

"... J'ai dit que le général de Sonis n'avait pris qu'une partie de la réserve d'artillerie.

"L'autre moitié, avec le 2e bataillon des zouaves, resta non loin de Patay, et fut envoyée une heure après à Terminières pour protéger la droite. Comme ils venaient d'y prendre position, les zouaves virent arriver à eux un officier général appartenant sans doute au 16e corps, car personne ne le connaissait. Il arrêta son cheval devant un groupe d'officiers, et se découvrait :

"Messieurs, dit-il, vous êtes les zouaves pontificaux ?

"—Oui, mon général, répondit Le Gonidec.

"—Eh bien, allez promptement occuper ce village (il montrait Gommiers); c'est le point le plus menacé en ce moment. Tenez-y jusqu'au dernier.

"Il donna le même ordre aux batteries qui partirent au galop dans la position indiquée : les volontaires suivirent au pas de course.

"En effet, le mouvement des Prussiens, que rien n'avait pu arrêter, se dessinait de plus en plus. Descendues d'Orgères, leurs colonnes profondes, infanterie et cavalerie, soutenues de nombreux canons, s'avançaient toujours. Elles allaient écraser la division de Flandre et tourner toute l'armée. Mais elles furent arrêtées à la hauteur de Gaubert. Trente pièces françaises, canons ou mitrailleuses, mises en position à l'ouest de Gommiers, ouvrirent un feu si précis et si meurtrier, que l'artillerie opposée fut réduite au silence, et les masses allemandes, malgré de violents efforts pour se porter en avant, durent rétrograder vers le nord. La nuit était tombée que nos canons les poursuivaient encore de leurs volées. Les zouaves du 2e bataillon n'eurent ainsi d'autre rôle que d'être témoins de ce magnifique combat, qu'il faut enregistrer à l'honneur de l'artillerie française. L'armée fut sauvée d'un véritable désastre, mais la bataille n'était pas gagnée."

Loigny tenait encore contre les attaques répétées des Allemands. Leurs obus à pétrole y allumaient l'incendie. Mais les chasseurs et les mobiles, retranchés dans le cimetière, au centre du hameau, balayaient les avenues. L'ennemi, cependant, commençait d'y arriver. D'jà il avait emporté une partie du village.

Dans son livre *La deuxième armée de la Loire*, M. le général Chanzy prétend que le général de Sonis a brusqué l'attaque de Loigny. C'est là une assertion grave, nous ajouterons même une assertion erronée. Elle constitue un véritable déni de justice envers le commandant du 17e corps, qui venait de prouver, par les hardis, les rapides, les très habiles mouvements qu'il avait fait exécuter aux troupes placées sous ses ordres, du 25 novembre au 2 décembre, qu'il était non-seulement un général de la plus brillante valeur, chose déjà connue de tout le monde, mais encore un excellent stratège, et qui avait certainement rendu, au général Chanzy lui-même, par ces manœuvres, le plus signalé des services.

Si M. le général Chanzy avait pu mieux se rendre compte de la déplorable situation où se trouvait l'aile gauche du 16e

corps, dans cette mémorable après-midi du 2 décembre 1870, lorsque le général de Sonis arriva sur le champ de bataille, il lui aurait été facile de se convaincre que, loin de pouvoir être différée, l'attaque de Loigny était au contraire impérieusement commandée par les circonstances. De la prise de ce village dépendait le succès de la journée du 2 décembre et peut-être, dans ces interminables plaines de la Beauce, le gain de la bataille.

Mais laissons M. Jacquemont nous raconter les gestes de ses compagnons d'armes et cette charge à la baïonnette, digne sœur de la charge de Reischoffen, où tant de volontaires périrent ensevelis seulement,—et certes ils n'ambitionnaient pas autre chose—dans un linceul de gloire.

"... Loigny était entouré de masses ennemies et de canons. Pour les aborder, il eût fallu les troupes les plus énergiques, et les meilleures du 16e corps n'étaient pas capables de cet effort. Le général de Sonis se chargea de le tenter. Reprendre Loigny, c'était à moitié gagner la bataille. Cet avantage aurait eu sur la journée du lendemain une influence décisive. Il fallait se hâter, la nuit approchait, et d'un moment à l'autre, les derniers défenseurs de Loigny pouvaient être anéantis..."

"... M. de Sonis n'avait plus sous la main que ce régiment de la 2e division qu'il avait appelé de Terminières et déployé en avant de Villepior, pour soutenir sur leur droite les troupes épuisées du 16e corps. Il vint à lui et vainement essaya de l'entraîner : ces malheureux soldats étaient démoralisés. Depuis plus d'une heure ils recevaient, couchés par terre, des projectiles, et le spectacle de la déroute achevait d'abattre leur courage. Ils firent quelques pas en avant, puis revinrent, et malgré les efforts de leurs officiers, refusèrent de marcher encore. Désespéré, le général de Sonis pensa que l'exemple de quelques braves pourrait les entraîner, et il accourut vers les zouaves : "Ces hommes refusent de me suivre, dit-il avec feu au colonel, venez, montrons-leur ce que peuvent des chrétiens et des hommes de cœur." Puis, se tournant vers les zouaves : "Vive la France! Vive Pie IX! En avant!" C'était notre vieux cri de guerre..."

Ils partirent, après une bénédiction et une absolution suprême du P. Doussot, transportés tous d'un indescriptible enthousiasme.

"... M. de Sonis ayant donné l'ordre à une batterie de Pappuyer, le colonel de Charette déploya sa troupe, zouaves et mobiles (les mobiles des côtes du Nord, placés depuis peu sous le commandement du colonel des volontaires). Trois compagnies de zouaves furent d'abord déployées; les autres, demeurées en soutien, le furent peu après et suivirent. Les mobiles prirent la droite. Deux compagnies de francs-tireurs du 17e corps, celle de Blidah et celle de Tours, commandées par le capitaine Hildebrand, se déployèrent à gauche des zouaves et les suivirent résolument. . . C'était en tout 300 hommes, qui allaient attaquer une division entière et son artillerie. Mais le général comptait bien que son exemple entraînerait tout le monde, que sa 3e division le rejoindrait à temps, et il partait plein de confiance, lui et ses braves..."

"L'ennemi vit approcher cette ligne de tirailleurs et la prit pour une avant-garde. Une pluie d'obus commença d'éclater autour des zouaves, mais ne toucha que peu de monde. Ils avançaient toujours, au pas, alignés et calmes comme de vieux soldats. Longtemps ils marchèrent ainsi sous le feu de l'artillerie; mais quand ils approchèrent du bois, une terrible fusillade les accueillit. Alors ils commencèrent à être décimés. Verthamon tomba des premiers et son sang couvrit la précieuse bannière. M. de Sonis, le genou brisé, les commandants de Troussures et de Montcuit, le capitaine de Ferron furent renversés en même temps. Le comte de Bouillé avait relevé le drapeau; les zouaves avançaient toujours sans répondre. Sur l'ordre donné ils ouvrirent le feu; puis, tout à coup, aux cris de : Vive la France! Vive Pie IX! ils s'élancèrent dans le bois à la baïonnette.

"L'attaque fut irrésistible. Les Prussiens épouvantés se jetaient par terre. Les uns livraient leurs armes, d'autres se défendaient. On se battit corps à corps. Il y eut là un affreux carnage. Les mobiles enlevèrent la ferme de Villours, et tout céda au torrent. L'ennemi fuyait vers le village. Les zouaves triomphants le chassaient devant eux. C'était alors qu'il eût fallu les soutenir; mais personne ne vint, et ils allèrent seuls se heurter aux murs des jardins et aux maisons qui regorgeaient de Prussiens. Combien n'arrivèrent pas jusque-là..."

"On emporta les premières maisons et quelques-uns s'y retranchèrent. Mais les Prussiens, qui, à la vue de cet ouragan, avaient appelé leurs réserves, revenaient alors de leur surprise et comptaient les assaillants. Des masses ennemies arrivèrent débordant les zouaves de tous côtés. Le colonel, déjà blessé, ordonna la retraite. Elle se fit pas à pas, sous un feu terrible et à bout portant. Du village jusqu'au bois, le sol fut jonché de zouaves, et le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit qui tombait. Les Prussiens osèrent à peine les poursuivre au-delà du petit bois..."

"Des quelques zouaves qui étaient entrés dans Loigny, les uns s'échappèrent pendant la nuit, les autres se firent tuer, et l'on vit l'un d'eux, après avoir tiré toutes ses cartouches, se jeter à genoux pour recevoir le coup de la mort.

"Telle fut cette charge de Loigny, désormais célèbre comme celles d'Inkermann et de Palestro. Elle eût aussi gagné une victoire si deux bataillons seulement avaient secondé ce vaillant effort. Mais, contre une armée, que pouvaient faire de plus les zouaves que de donner l'exemple? Ce n'est pas la faute du général qui leur a demandé ce sacrifice dans un moment désespéré. Lui aussi s'est immolé à leur tête, et ils ont marché ensemble parce qu'il le fallait..."

(A continuer.)

ASSOCIATION ST. JEAN-BAPTISTE.—Grand Concert du 25 juin.—Le public est prévenu qu'il n'y a qu'un seul concert sous le patronage de la société.

Ce concert aura lieu à l'île Ste. Hélène, le 25 juin dans l'après-midi.

Le comité pourvoit au transport des excursionnistes de la manière la plus sûre et la plus confortable; des restaurants et buvettes seront installés dans l'île. Il sera formellement interdit d'y vendre des liqueurs enivrantes et une police bien organisée sera maintenue pendant toute la durée du concert pique-nique.

Par ordre,
Le Secrétaire,

A. LAROQUE.

Soulagement et guérison complète de la dyspepsie, des maux de tête et d'estomac, par l'Elixir Anti-Dyspeptique du Dr. Beliveau.—Lafond & Cie., Agents, Montréal.

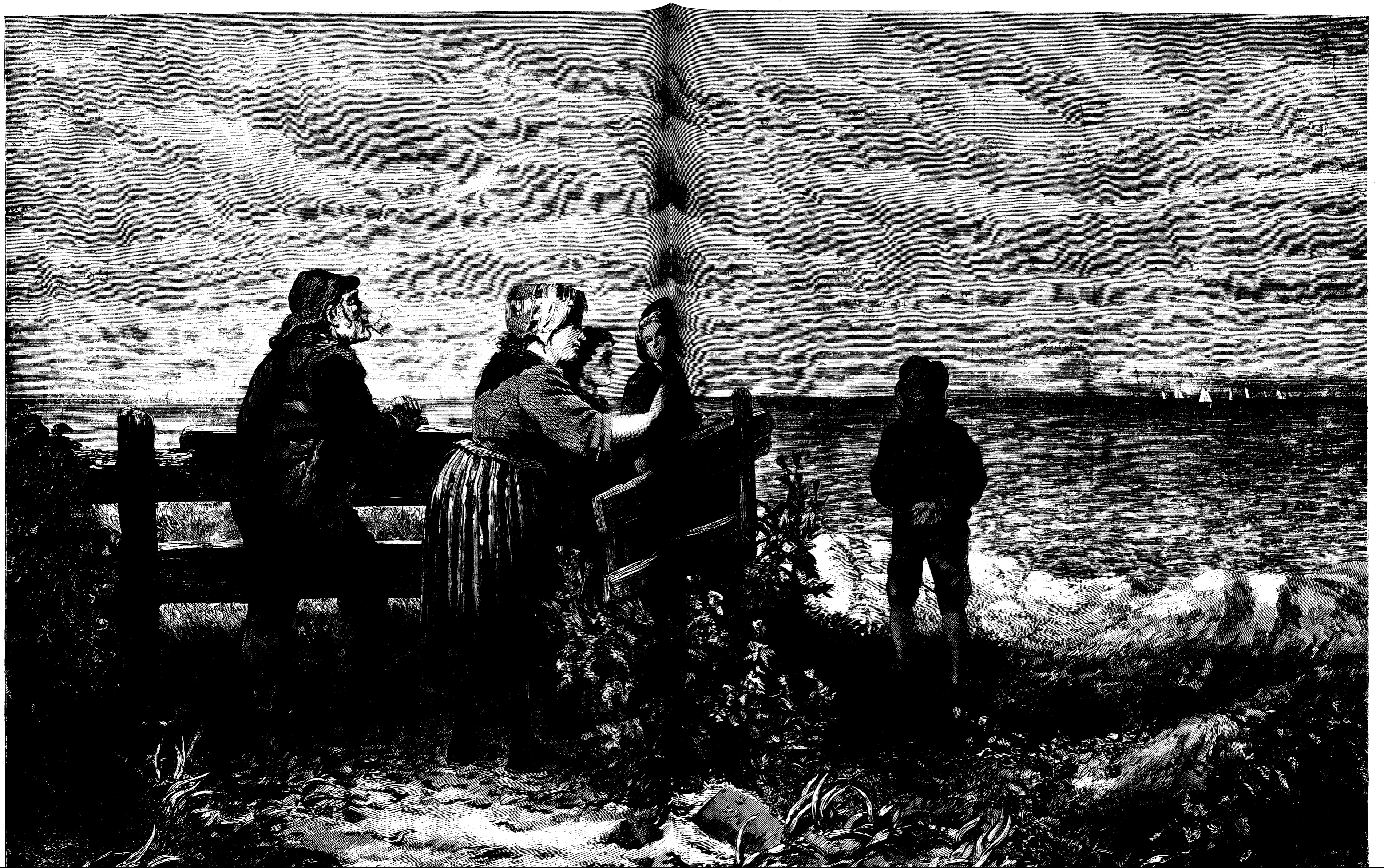


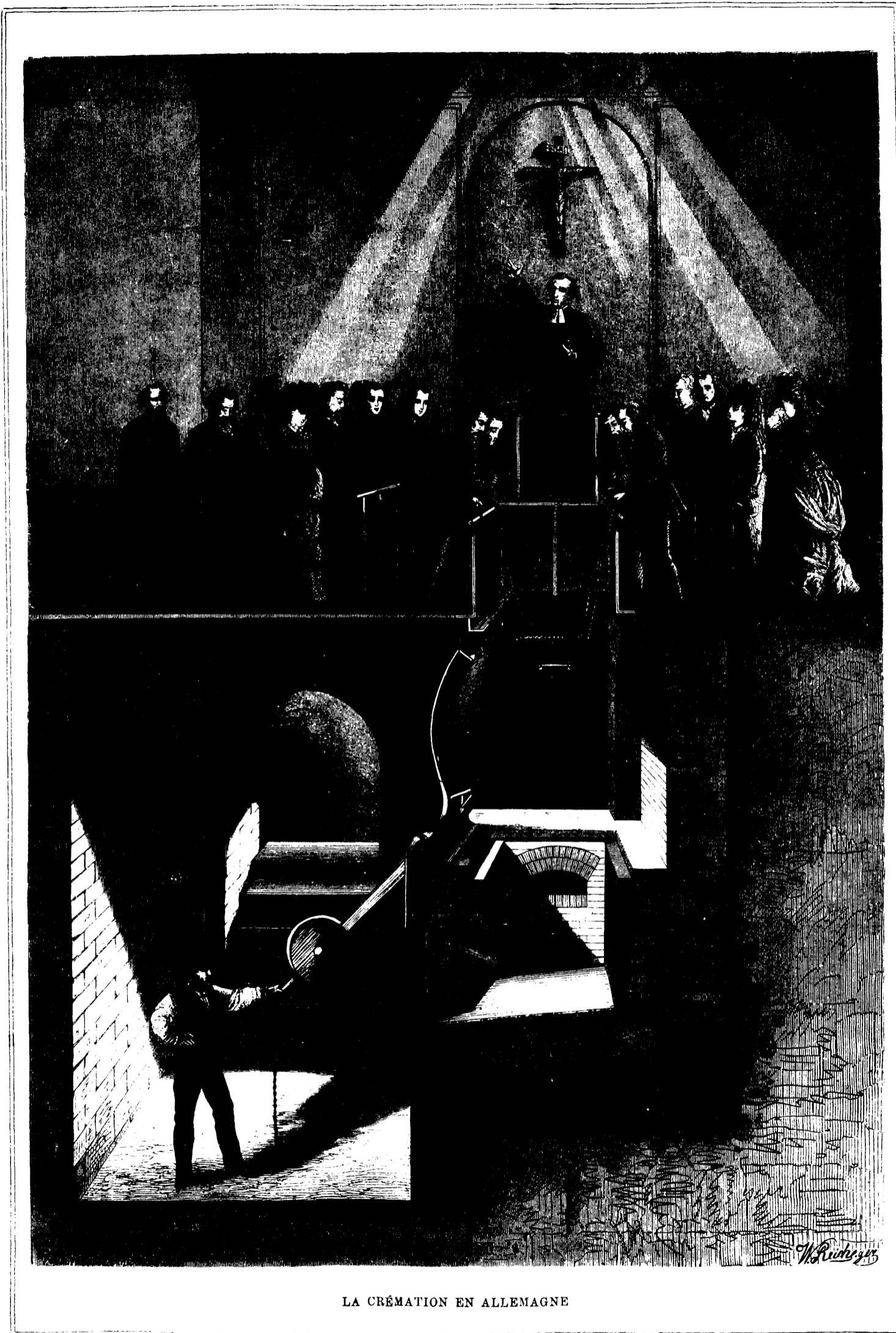
NELLIE GRANT
FILLE DU PRÉSIDENT DES ÉTATS UNIS

A. C. F. SARTORIS
MARIÉ À M^{LE}. GRANT



VUE INTÉRIEURE DE BILBAO





LA CRÉMATION EN ALLEMAGNE

LE CHEMIN DE FER CANADIEN DU PACIFIQUE

Si le rapport du comité sur les affaires du Nord-Ouest laisse au public la conclusion à tirer de témoignages contradictoires ou vagues, — car le rapport ne conclut point — en revanche, celui de M. Sandford Fleming sur le tracé du Pacifique Canadien, ne laisse rien à désirer en fait d'exactitude et de précision.

Si le premier laisse tout en suspens, le second règle définitivement la question non seulement des avantages de l'entreprise mais encore de la praticabilité du tracé. Ce dernier rapport prend une portée d'autant plus significative qu'il est l'œuvre d'un homme spécial, d'un ingénieur de mérite, qui par ses études, ses travaux antérieurs, a donné des preuves de son habileté. Ajoutons en outre qu'étranger à la politique militante, M. Fleming doit à sa profession, à son caractère, une impartialité qui seule peut conserver et grandir sa réputation. Chose bizarre, le Parlement a discuté la mesure, parlé route, tracé, sections, etc., sans avoir obtenu au préalable la communication du rapport.

Trois choses distinctes, capitales, les distances, la nature des régions à traverser et les conclusions générales : forment la conclusion même de la brochure.

Le lecteur se rappellera sans doute les objections faites au tracé primitif, en raison, disait-on, de l'aridité de certains points du parcours, ainsi que du manque absolu des conditions nécessaires à l'établissement de colons.

Eh bien ! non seulement le fertile belt des territoires du Nord-Ouest ne finit point au nord de la vallée de la Saskatchewan, comme on l'avait prétendu, mais se continue au contraire dans le Nord de la Colombie Anglaise bien en arrière des vallées *Alpino* et *Golden*, dans la direction de la passe de Peace River, comprenant une vaste étendue de terres arables, près de mille milles carrés. Et d'un !

Quant à la région qui s'étend au nord des lacs Huron et Supérieur, qu'on avait représentée comme inhabitable, stérile, vrai séjour pour les bêtes fauves, il se trouve aujourd'hui que le contraire est vrai. Ce n'est pas un ingénieur ni deux ni trois qui témoignent du fait, mais cinq expéditions différentes d'explorateurs qui, durant les saisons d'été et d'hiver, ont parcouru en tous sens cette zone soi-disant désolée. Et de deux !

On sait que la nouvelle administration avait dans le préambule du bill du Pacifique découvert et exposé une route nouvelle, tracé dans lequel on utilisait la navigation des lacs et où l'on raccourcissait, assurait-on, énormément les distances.

A ce propos voici les conclusions comparatives de M. Fleming. L'ingénieur dit : prenant Fort Garry (le fort de pierre) et le Sault Ste. Marie comme deux points communs, nous arrivons à ce résultat :

Distance.	Milles c. de fer.	Milles p. eau.	Total milles
Du Fort Garry au Sault Ste. Marie <i>via</i> les chemins de fer déjà construits et projetés jusqu'à Duluth, et de là par eau.....	476	380	856
Par la voie du chemin de fer du Pacifique Canadien à Nepigon et de là par eau.....	416	248	664
Différence en faveur de la voie canadienne..	60	132	192

Ici un premier gain de 192 milles dont 60 de chemin de fer.

Maintenant en ce qui concerne la distance de Fort Garry aux villes de Toronto et de Montréal par le chemin de fer du Pacifique Canadien, ou par une voie ferrée quelconque, la plus directe possible à construire ou en construction actuelle, et passant par Pembina et Chicago, l'on arrive à ceci :

	Milles à Toronto à Montréal	Milles
Du Fort Garry à Toronto et Montréal par chemins de fer, <i>via</i> le ch. de fer du Pacifique à Nepigon et par les prolongements.....	1,173	1,288
<i>Via</i> Pembina, Chicago, Détroit, etc.	1,589	1,925
Différence en faveur du ch. de fer du Pacifique Canadien.....	416	637

Encore une économie de 416 milles.

Une dernière comparaison. En supposant, dit M. Fleming que l'on prolonge le chemin de fer de Duluth sur le côté sud du lac Supérieur, et qu'on le continue de là en Canada sur la rive nord du lac Huron, formant ainsi le chemin le plus direct entre Duluth et les villes canadiennes, on arrive à ce résultat :

Du Fort Garry à Toronto et Montréal, par chemin de fer.	
A Toronto A Montréal	
<i>Via</i> le chemin de fer du Pacifique Canadien à Nipissing et ses prolongements.....	1,173 1,288
<i>Via</i> Pembina, Duluth et Sault Ste. Marie.....	1,296 1,446

Différence en faveur du chemin de fer du Pacifique Canadien..... 123 158
En forme de conclusion, M. Fleming ajoute : *La route canadienne demeure donc sans rivale.*

On se souvient sans doute encore des prédictions malveillantes ou exagérées de certains pessimistes au sujet des amas de neige qui devaient encombrer la voie dans les plaines du Nord-Ouest. Les obstacles de nos chemins de fer actuels dans la saison hivernale n'étaient rien en comparaison de ce que les orages des solitudes nous réservaient.

Les explorateurs de ces prétendues latitudes sibériennes ont couché sous la tente, et le résultat de leurs observations quotidiennes analysées par le professeur Hingston, de l'Observatoire Météorologique de Toronto, donne pour nos diverses provinces comparées le tableau suivant :

Jasper Valley.....	10	pouces.
Toronto.....	50.75	"
Ottawa.....	52.2	"
Montréal.....	74.1	"
Québec.....	102.7	"
St. Jean (N.-B.).....	70.1	"
Bathurst (Baie des Chaleurs).....	112.3	"
Halifax (N.-E.).....	49.5	"
Passe de Howse (Mont. Ro.).....	70.—	"

Pour la région comprise entre le lac Nipissing et Fort Garry, voici la traduction de la partie du rapport y ayant trait :

En moyenne, la profondeur de la neige est généralement moindre dans les régions boisées qu'elle ne l'est dans la ville d'Ottawa. Il n'y a qu'une seule localité sur les routes favorables à la construction du chemin de fer entre Manitoba et le lac Nipissing où l'on trouve généralement plus de neige qu'en cette ville. L'endroit dont il est ici question est dans le voisinage immédiat du lac Supérieur, là où la route s'approche du rivage ; ici le lac paraît avoir une influence locale sur l'humidité de l'atmosphère, et partant sur la quantité de neige qui y tombe. Avec cette seule exception, on trouve que sur la route à l'est du lac Nepigon, la profondeur de la neige est de 20 à 30 pour cent moindre qu'à Ottawa, et que la neige augmente graduellement en profondeur à mesure que l'on s'avance vers l'est et le sud. Depuis le lac Nepigon jusqu'à Manitoba, la profondeur de la neige est de 50 à 70 pour cent moindre qu'à Ottawa.

Voici maintenant les conclusions finales :

10. Bien que l'étude de la zone des montagnes Rocheuses, ne soit pas complète, nous avons obtenu assez de renseignements et de données pour nous convaincre qu'il y a plusieurs routes. On y rencontre des obstacles formidables, mais non insurmontables.

20. Les études que l'on poursuit en ce moment dans la Colombie Britannique, nous permettront d'obtenir un tracé préférable à ceux que nous connaissons.

30. Il est établi, maintenant, au-delà "de tout doute" que l'on a trouvé une ligne comparativement facile et très favorable dans la section orientale, c'est-à-dire, entre le lac Supérieur et Ottawa.

40. Il va être possible de localiser la ligne au nord du lac Supérieur à la région des Prairies. Elle sera sans grands frais de construction, et la ligne n'aura ni pente, ni rampe difficiles.

50. La ligne principale entre le terminus oriental et Manitoba peut être localisée de façon à rendre inutile l'embranchement destiné à mettre ce chemin en rapport avec la navigation du lac supérieur.

60. Il sera aisé de trouver un tracé avantageux à travers la prairie ; les ponts, si on les place aux endroits convenables sur les rivières de cette section, n'augmenteront pas dans une large mesure les frais de construction du chemin dans tout son parcours.

70. Les lacs et les rivières des prairies peuvent être utilisées, dit M. Fleming avec avantage pour faire venir les colons qui travailleront à la construction du chemin et s'établiront dans ces pays.

80. Relativement au fonctionnement du chemin en hiver, on rencontrera quelques difficultés sur les versants occidentaux des montagnes de la Colombie, mais à part cela, le chemin du Pacifique aura "beaucoup moins d'obstacles du côté de la neige que n'en ont les autres chemins du Canada."

90 (Textuel). "La possibilité d'établir des communications par chemins de fer à travers le continent dans les limites du Canada ne peut plus être mise en doute. On peut accepter comme démontrée l'assertion que l'on a trouvé un tracé qui présente en général un caractère favorable au point de vue de la construction, à l'exception d'une petite section vers la côte du Pacifique. Ce chemin pris dans son ensemble, y compris la section dont il vient d'être question, présentera en moyenne, moins de difficultés et nécessitera des travaux moins coûteux que ceux qui ont été faits sur les chemins de fer du Canada."

Entre le rapport technique de l'ingénieur, homme pratique, expérimenté, et les déclamations boursoufflées ou les récits mensongers de personnes intéressées, le choix ne nous semble-t-il point fait désormais ?

La nécessité de cette entreprise admise, que resterait-il pour la différer ?

NOS GRAVURES

Nous donnons aujourd'hui les portraits de Mlle Nellie Grant, fille du président des Etats-Unis et de M. A. C. F. Sartoris, son mari, ayant publié dans notre dernier numéro les détails de leur mariage.

ENCORE EN VUE.

L'océan, la plage, l'humanité ; c'est-à-dire l'infini et la nature animée, l'homme et ses passions.

Sous le ciel blanchissant et légèrement estompé du matin, la mer étend ses flots calmes et tranquilles ; à l'horizon lointain, comme une bande de mouettes, une petite flottille de voiles blanches qui va bientôt disparaître : ce sont les pêcheurs du village voisin. Sur le rivage, appuyées à une barrière, près de laquelle deux touffes de bruyère épanouissent leurs fleurs sauvages, un groupe de personnes, la famille, père, mère, sœurs et frère d'un jeune gars, faisant sans doute ce jour-là ses premières armes, sa première expédition. Au premier plan, le père, vieux pêcheur endurci, vêtu de son costume de marin, regarde à travers les spirales de son brûle-gueule la marche des barques et l'orientation de leur voile. Au deuxième plan, trois jeunes filles suivent d'un œil curieux la direction du doigt maternel indiquant l'embarcation montée par le fils et le frère. Au troisième plan, face à la mer, un robuste adolescent qu'à son attitude résolue, à ses reins cambrés, l'on sent devoir pêcher de race et qui a déjà dû maintes fois accompagner les camarades encore en vue. Beaucoup d'air chargé de senteurs marines, de lumière et d'espace, servent de milieu et de cadre à cette marine où à l'attitude expressive des figures se mêlent avec la fraîcheur du matin la douce lumière des bords de l'océan. Comme fond, deux insondables toujours nouveaux quoique éternels, la profondeur de la mer et l'immensité du ciel.

LA CRÉMATION EN ALLEMAGNE.

En attendant qu'un inventeur plus radicalement philanthrope propose un beau jour la désintégration foudroyante des cadavres, un industriel allemand, M. Siemens, de Dresde, vient de construire une fournaise dans laquelle, au moyen de l'air chauffé converti ensuite en flammes, s'opère la carbonisation de la partie tangible de notre être.

Comme cette question fort peu vitale occupe cependant beaucoup d'esprits en divers pays, nous croyons devoir donner à ce propos un court sommaire de l'origine de ce procédé renouvelé des Grecs.

M. le Dr. Clinton Wagner s'exprimait ainsi devant la société de la bibliothèque médicale :

"L'origine de la crémation, est perdue dans le passé ; mais quelques vestiges de documents font supposer qu'elle fût d'abord pratiquée dans l'Indoustan et que la pratique s'en étendit ensuite parmi les nations indiennes. Les anciens Ariens brûlaient leurs morts et les inhumaient ; les Germains, surtout ceux du Sud, adoptèrent cet usage pendant de longs siècles. Suivant la tradition grecque, Hercule brûla le corps du prince Argos, et cet acte semble être le premier fait de crémation en Grèce.

"On dit que les anciens sages, se sentant approcher de leur dernière heure, donnaient des instructions relatives à la façon dont leurs cendres devaient être recueillies.

"En France la crémation fut en honneur jusqu'au cinquième siècle, tandis que Rome l'abandonnait au quatrième.

"On en attribue la désuétude aux raisons suivantes : la venue du christianisme, la rareté du bois et la pauvreté des premiers chrétiens.

"On a constaté, que la décomposition d'un corps inhumé ne s'opère complètement qu'après une période de sept à vingt ans, souvent plus. Pendant ce laps de temps, les gaz nuisibles et souvent mortels, s'élevant du lieu où le cadavre a été déposé, se mélangent à l'air, à l'eau, à la terre qui l'environnent. C'est à ces gaz que sont attribuées la plupart des fièvres malignes, des dysenteries, des fièvres typhoïdes, et bien d'autres maladies.

"La crémation, établie comme mesure hygiénique, supprimerait évidemment toutes ces causes d'insalubrité, puisqu'elle ferait en quelques minutes ce que l'enterrement ne produit qu'au bout de bien des années.

"Partout cette idée fait son chemin. Dans les plus grandes villes d'Europe, s'organisent des sociétés ayant pour but l'adoption générale de la crémation. Le Dr. Wagner demande au corps médical de New-York de ne pas rester en arrière des progrès du monde entier.

"Le Dr. Hammond, qui assistait à la conférence, a fait observer que tout en étant personnellement partisan de la crémation, il ne pouvait s'empêcher de signaler certains écueils. Par exemple, la réduction en cendres d'un corps mort par le poison empêcherait toute constatation médicale ou chimique. Il faut aussi tenir compte de la difficulté qu'on éprouve à marcher contre les habitudes et les mœurs d'un peuple. Enfin il croit avoir reconnu la répugnance des femmes en général contre ce mode de funérailles.

"Plusieurs autres médecins ont pris successivement la parole, les uns pour soutenir, les autres pour combattre l'innovation proposée. Mais la majorité inclinait évidemment vers la crémation."

Espérons que la chimie ou la science électrique nous dotera de moyens encore plus expéditifs, et que la phy-

siologie et le diagnostic médical, donnant la main à ces sciences, désignant la mort du malade à minute fixe, débarrasseront le malade de l'agonie, la famille des soins et des veilles et les amis de l'enterrement !

Espérons aussi, quel que soit le mode de crémation définitivement adopté, que l'on prendra toujours des précautions pour qu'aucun accident du genre de celui indiqué par un journal satirique ne se reproduise.

Un enfant accourt tout effaré vers sa mère :

—Maman, viens vite, Bébé a jeté par terre la moitié des cendres de grand'mère, et il met le reste dans l'encrier !

UNE VUE DE BILBAO.

Les incidents de la guerre carliste sont assez connus pour nous dispenser de détails sur cette gravure. Les travaux, la longueur du siège faits par l'armée de Charles VII, jusqu'au moment de la retraite de Sommorostro sont présents à toutes les mémoires. Notre gravure représente une vue à vol d'oiseau de cette ville désormais célèbre.

CHRONIQUE

Rien d'étonnant qu'en cette saison printanière une nouvelle feuille vienne d'éclorre à St. Lin; elle a nom *Les Laurentides*. Le titre du nouveau journal qui paraîtra deux fois par semaine est aussi poétique qu'heureusement trouvé.

Nous félicitons notre nouveau confrère de sa naissance, et nous avons l'assurance que sous la rédaction de M. J. I. Tarte, *Les Laurentides* serviront les intérêts de la charmante localité de ce district ainsi que ceux du pays tout entier.

Les directeurs de cette Compagnie d'imprimerie sont :

JOSEPH GAUTHIER, Ecr., Maire, Président.
JULES LECLERC, Ecr., M. P.
OVIDE BRIEN, Ecr., J. P.
JULES ETHIER, Ecr., Marchand.
J. B. DESLONGCHAMPS, Ecr., Gérant.

Une dépêche reçue des autorités du Nord-Ouest nous apprend des nouvelles alarmantes. Plusieurs tribus indiennes menacent de se soulever. Elles se plaignent de ce qu'aucune commission n'a été nommée pour régler la question des réserves indiennes et pour faire d'autres arrangements afin d'augmenter le bien-être des tribus. Ces tribus craignent aussi que la police montée n'ait été organisée dans le but de les forcer à se soumettre à la volonté des blancs.

L'hon. M. Robertson, trésorier de la Province de Québec, a retenu son passage pour le 13 de juin à bord d'un steamer transatlantique. L'hon. monsieur pense demeurer trois mois en Angleterre où il doit négocier les bons que le gouvernement doit donner aux différentes compagnies de chemin de fer.

L'hon. M. McDougall, ex-gouverneur de Manitoba, et ci-devant agent d'immigration en Norvège, pour le Canada, est maintenant rédacteur du *Canadian News* de Londres.

Les commissaires qui ont fait l'enquête sur l'administration du Bureau de Poste de Montréal, se basant sur leur expérience et sur les informations obtenues dans le cours de leurs travaux, recommandent au gouvernement l'abolition du port sur les journaux, l'affranchissement préalable obligatoire de la correspondance, et la distribution gratuite des lettres et des journaux au domicile des destinataires dans les grandes villes.

Le *National* se déclare en faveur de Québec comme siège de l'école militaire.

La rareté du fourrage se fait plus que jamais sentir à St. Jean. Le foin se vend en ce moment jusqu'à \$16 les cent bottes.

La banque de St Jean déclare un nouveau dividende de quatre par cent pour les six mois courant, payable le 1er juillet prochain.

M. le Notaire Lemire, de L'Assomption, a été nommé *Coroner* conjoint pour le District de Joliette, en remplacement du docteur Charbonneau, démissionnaire.

Le Gouverneur-Général, Lady Dufferin, le Col. et Lady Fletcher ont sauté les glissoires de la Chaudière, à Ottawa, mercredi 3 courant, avec leurs familles, sur un crib de bois carré, appartenant à M. Burwash. Le crib était gaiement décoré, solidement lié et pourvu de sièges pour les dames; de manière qu'il n'y eut aucun danger. MM. Perly et Brophy accompagnaient le parti, formant en tout environ vingt personnes. La descente s'est faite en sûreté et bien, au grand plaisir des dames. Une d'elles cependant, s'est mouillée lorsque le crib a fait la première plongée, après avoir passé le radier. La course a duré

une demi-heure, et lorsque le crib s'est trouvé au lieu où le radeau devait prendre terre, toute la société s'est réunie sous la cambuse, où du pain de chantier, du lard et de la soupe aux pois, ainsi que du thé fort, ont été servis cordialement au parti.

MM. W. Dorion, Philéas Viger et Alphonse Malo, de l'Assomption, ont obtenu des positions lucratives dans les bureaux de la Compagnie du chemin de fer du Nord.

Une lettre de St. Raymond datée du 26 mai, nous apprend que cinq hommes employés par M. Hall, se sont noyés en essayant de descendre le rapide de la rivière Ste. Anne avec deux cribs. La cause de ce terrible accident est dû à la hauteur des eaux et d'un gros vent. Les noms des victimes sont Louis Morasse, François Gilbert, Joseph Dion, fils, Camille Gilbert et Garneau. Les deux premières victimes laissent des familles inconsolables. Cet accident a causé un grand émoi dans le district. — *Echo*.

La compagnie du Grand Tronc a résolu d'adopter le système de la voie étroite de 4 pieds 8 pouces et demi sur tout le parcours de sa ligne, à l'ouest de Montréal. Ces travaux seront exécutés vers la fin du mois de septembre prochain. La voie du Grand Tronc sera ainsi uniforme, sur tout son parcours et aura la même largeur que les lignes américaines auxquelles elle se joint à différents points, aux Etats-Unis.

Le *Witness* était mal informé lorsqu'il donnait la liste de citoyens survivants qui assistaient à la première St. Jean-Baptiste en 1834. Des survivants il y a encore, nous sommes heureux de le dire: MM. L. G. DeLorimier, Dr. Picault, le Rév. M. Trudeau, qui est actuellement à desservir la ville de Plattsburg, E. U., outre l'hon. Juge Sicotte, Le Dr. O'Callaghan et M. T. S. Brown, dont on a déjà mentionné les noms.

On nous écrit d'Ottawa :

La question de la nomination du successeur du regretté Mgr. Guigues préoccupe beaucoup la population catholique. Les rumeurs abondent, mais celle à laquelle vous avez donné cours semble la plus probable. On croit que le nouvel évêque a été nommé le 27 mai dans le Convento qui a dû se tenir ce jour-là à Rome, et qu'une prochaine malle apportera le nom du nouveau prélat en même temps que celui du titulaire du nouveau siège épiscopal de Sherbrooke.

La compagnie du chemin de fer du St. Laurent et d'Ottawa retire cette semaine tous les chars Pullman qu'elle employait pour le service entre Ottawa et Toronto.

La Société St. Jean-Baptiste d'Ottawa a décidé d'accepter l'invitation de participer à la grande fête nationale du 24 juin à Montréal, et il est probable qu'elle sera représentée par environ cent cinquante de ses membres. Elle a en même temps décidé de célébrer la fête nationale d'avance dimanche, le 21 juin, avec tout l'éclat possible. Ses trois délégués à la convention nationale du 25 juin sont M. le Dr. St. Jean, président de la Société St. Jean-Baptiste, M. Joseph Tassé, président de l'Institut-Canadien et M. Stanislas Drapeau, ex-président de cette dernière institution.

La Société St. Jean-Baptiste est dans un état florissant et elle a été complètement réorganisée cette année. Elle est divisée en quatre sections: Notre-Dame, Ste. Anne, St. Joseph et St. Jean-Baptiste et la plus louable émulation règne entre elles.

On annonce que M. Brydges est remplacé comme directeur-gérant du Grand Tronc par M. Sargeant, qui a été gérant du chemin de fer de South Devon.

On commence à éprouver de sérieuses inquiétudes au sujet du sort du steamer *Trent*, de la ligne Allan, parti, il y a 27 jours de Liverpool, pour Baltimore. Le *Trent* est consacrée exclusivement au transport du fret, et par conséquent n'a ou n'avait pas de passagers à bord.

Le lieutenant-colonel Strange, commandant de la batterie B, de Québec, a reçu ordre de se rendre à West Point, afin d'y étudier, présume-t-on, le fonctionnement de cette institution, en prévision de sa nomination comme directeur du collège militaire du Canada.

L'inauguration de l'église du village St. Jean-Baptiste aura lieu le 28 courant.

La messe, le jour de la St. Jean-Baptiste ne sera pas célébrée en plein air, mais dans l'église Notre-Dame; la nef de la cathédrale sera exclusivement réservée aux membres des sections et des sociétés canadiennes.

M. P. O'Leary, l'un des représentants des ouvriers d'Irlande, est arrivée à Québec lundi dernier, par le *Scandinavian*. Il est délégué de l'Association des cultivateurs d'Irlande pour s'enquérir de la valeur des terres et du travail en Canada, afin de diriger dans le pays un fort courant d'émigrants choisis dans la classe agricole.

BULLETIN TÉLEGRAPHIQUE

FRANCE.

Paris, 1er.—Le centre gauche à son assemblée d'aujourd'hui s'est mis en mesure de conclure une alliance avec le centre droit.

Une motion a été proposée se prononçant pour le gouvernement républicain. Tous les membres de la gauche signeront ce document dans l'espérance que le centre droit l'acceptera.

Gambetta est parti pour Auxerre où il se propose de prononcer un discours sur la situation politique du pays. Le club catholique a donné un banquet aux pèlerins américains.

Le comte de Segur a pris le fauteuil et a proposé les santés du pape et des évêques américains.

Ces santés ont été accueillies avec enthousiasme.

Plusieurs convives firent aussi de chaleureuses adresses.

Versailles, 2.—La seconde lecture du bill municipal a été adoptée hier soir sur une division de 394 pour et 298 contre.

Paris, 2.—Dans l'Assemblée, aujourd'hui, un débat orageux s'est engagé sur le bill général des élections.

M. Brisson, radical, a prononcé un discours violent contre les bonapartistes; il leur a reproché d'avoir conduit le pays à Sedan. A ces paroles, une scène indescriptible de confusion et d'excitation s'est élevée. Plusieurs députés en sont presque venus aux mains.

Gambetta a prononcé un discours, aujourd'hui, à Auxerre, sur la position du parti républicain. Il dit que la lutte principale sera entre les républicains et les bonapartistes.

Paris, 2.—Il est rumeur ici que le maréchal Serrano doit bientôt ordonner des élections générales, et que si les monarchistes sont en majorité, il proclamera le prince des Asturies roi d'Espagne, sous sa propre tutelle.

Paris, 4.—L'Assemblée a adopté aujourd'hui la seconde lecture du bill électoral par un vote de 393 contre 348.

Louis Blanc et Léon Gambetta se sont opposés au bill, et à la fin de leurs discours ils ont reçu leurs plus chaudes félicitations de la gauche.

MM. Batbie et Dufresne ont soutenu le bill.

Le Centre Droit a mis en circulation un programme préparé par les Ducs de Broglie et d'Audifret-Pasquier pour l'organisation des partisans de McMahon. Ils s'engagent à le maintenir en office et à donner leur appui au septennat. Le Centre Gauche n'accepte pas ce programme qui ne se rend pas assez à leurs vœux.

Paris, 3.—Le débat sur le bill électoral a été repris aujourd'hui à l'Assemblée, Ledru-Rollin a parlé durant la plus grande partie de la séance.

Il déclara que l'Assemblée n'avait pas le droit de changer les franchises. Les élections générales actuelles ne doivent pas être affectées, et l'on ne doit leur substituer aucun autre mode d'élection. Le plébiscite que plusieurs demandent, n'est qu'une parodie du suffrage universel.

A ce moment les bonapartistes protestent et la gauche applaudit. La confusion et le brouhaha furent si grands qu'il devint impossible à l'orateur de se faire entendre. Lorsque l'excitation se fut apaisée, il continua, en faisant allusion aux vaines tentatives de restauration monarchique. Puisque l'Assemblée est impuissante à établir la monarchie, il faut, a-t-il ajouté, maintenir la République, forme de gouvernement qui n'a jamais été mis à l'essai d'une manière sérieuse en France.

Il conclut en demandant la dissolution de la chambre.

Paris, 5.—Le conseil de guerre a prononcé un verdict de coupable contre Meloi Blancourt, député de Guadeloupe accusé d'avoir pris part à l'insurrection des communistes; il a été condamné à mort.

Le *Pays* dit que les amis du Prince Impérial s'opposent fortement à la mise en nomination du Prince Jérôme-Napoléon.

Il est rumeur qu'un député a envoyé un cartel à un autre à la suite du débat orageux de mercredi dernier.

ESPAGNE.

Bayonne, 1er.—La ville de Hernani est vigoureusement attaquée par les Carlistes et les républicains demandent des renforts à leurs quartiers-généraux.

L'armée du Nord s'est ralliée au général Concha.

Madrid, 1er.—Les troupes nationales sont entrées à Shelva après avoir mis en déroute une colonne de 4,000 Carlistes.

Londres, 3, 3 a. m.—Une dépêche de San Sébastien annonce que les Carlistes ont attaqué cette ville en grand nombre, et que la place est dans une position critique.

Bayonne, 4.—Le gén. Elio est ici. Sa santé ne lui permet pas de continuer le service actif. Le gén. Plans le remplace temporairement.

Les attaques faites par les Carlistes contre Irun, Hernani et Legucitio, n'ont été que des diversions dans le but de protéger la retraite vers Estella.

Bayonne, 7.—Don Carlos a émis un décret par lequel, il autorise les provinces, actuellement occupées par ses troupes à élire les membres du conseil qui doit l'assister en Espagne.

Madrid, 7.—Le sénor Véga a accepté le poste d'ambassadeur en France.

On parle d'une grande déroute des carlistes où ils auraient perdu 150 hommes.

Bayonne, 7.—Les forces Carlistes se massent à Tudela et se préparent à défendre Estella.

ETATS-UNIS.

Boston, 4.—Les brasseurs, dans un congrès général tenu aujourd'hui, ont adopté une résolution priant le gouvernement d'enlever l'impôt sur l'orge importé du Canada et de ne pas les imposer sur le houblon importé.

New-York, 4.—La Chambre de commerce de New-York s'est fortement prononcée aujourd'hui par l'adoption d'un traité de réciprocité libéral et juste avec le Canada.

San Francisco, 4.—L'acte de donation de James Lick, riche capitaliste par lequel ce dernier lègue au peuple tout ce qu'il possède, est l'objet d'une foule de commentaires. Il consacre \$700,000 à la construction du plus grand et du meilleur télescope du monde. Ce télescope sera placé à l'Observatoire du lac Tahoe. Il donne \$420,000 pour être consacrées aux monuments publics, et \$150,000 pour les bains publics.

Après avoir réparti plusieurs millions entre plusieurs institutions de bienfaisance etc., il se réserve un chez lui avec \$25,000 de pension par année.

Syracuse, 3.—Plus de 300 personnes ont assisté aujourd'hui à l'assemblée de l'Association contre les sociétés secrètes. Le Prof. Blanchard a présenté un acte d'incorporation pour l'association adopté à la Législature de l'Illinois. Le nom corporatif

de l'association est le suivant "National Christian Association." Le but que se proposent les membres de la société est de s'opposer de toutes leurs forces aux progrès des sociétés maçonniques en particulier et à toutes les sociétés secrètes, anti-chrétiennes et anti-républicaines.

ANGLÈTERRE.

Londres, 1er.—Comme le prince de Saxe Weimar laissait sa résidence cette après-midi, un assassin lui a tiré un coup de pistolet qui heureusement ne l'a pas atteint.

L'assassin s'est échappé. Le prince avait déjà reçu plusieurs lettres menaçantes. Des lettres de même nature avaient été écrites au duc de Cambridge et à Disraeli.

Londres, 2.—Suivant la coutume ordinaire, on a proposé que la Chambre des Communes s'ajourne pour les fameuses courses Derby. Sir Wilfred Lawson s'est opposé à cette motion qui, cependant, a été adoptée sur une division de 243 pour et 69 contre.

AUSTRALIE.

Melbourne, Australie, 30 mai.—Le navire *British Admiral*, parti de Liverpool en route pour cette place, a fait naufrage sur les côtes de King's Island dans le détroit de Bass. Il y avait à son bord 38 hommes d'équipage et 44 passagers. Sur ce nombre 5 passagers et 5 matelots seulement ont été sauvés. Cette île est inhabitée et très-dangereuse pour les vaisseaux; plusieurs navires y ont fait naufrage.

ITALIE.

Rome, 4.—Le Pape a pris du mieux, mais il refuse de quitter le Vatican quoique les médecins lui suggèrent de changer de résidence. Le changement d'air lui serait favorable, suivant ces derniers.

Rome, 5.—Le Pape a pu dire sa messe ce matin, après quoi il s'est rendu à sa bibliothèque. Sa Sainteté est encore bien faible, mais la fièvre l'a laissée.

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LEON BESSY.

(Suite.)

LIV.

Je me dirigeai cette fois encore vers la cellule du père Joseph, mais c'était uniquement pour prier et pleurer. Agenouillé devant la place où était naguère suspendu un crucifix précieux, je m'appuyai des deux mains contre ce mur, muet témoin des vertus du saint homme. Tout à coup je fus effrayé par un bruit qui se fit entendre près de moi. Un objet inconnu venait de frapper contre le paroi et de tomber à mes pieds. Je le ramassai; c'était une enveloppe de papier dans laquelle je trouvais un petit pain. Obéissant à mon premier mouvement, je mangeai avec avidité de ce pain qui me parut très savoureux, et je jetai le papier. J'avais réellement besoin. Mais, pendant que je mangeais ce pain qui, dans une telle extrémité, était pour moi le mets le plus exquis, il me vint en pensée que l'enveloppe pouvait bien contenir un avis. Je la ramassai, et comme je n'osais me mettre à la fenêtre pour l'examiner, j'allai me placer dans le corridor, sous l'une des arcades gothiques; et, à la clarté de la lune, j'aperçus quelques lignes d'une écriture un peu forte et inégale. Elles étaient sans doute de la main d'André. Je lus ce qui suit:

"Je ne puis entrer.

"Soyez très-prudent.

"Détruisez ce billet.

"Laissez tomber un morceau de pain dans la rue, pour que je sache que vous avez reçu cet avis.

"Un nouvel orage se prépare."

Je fis à l'instant même ce qui m'était recommandé, et je sortis de la cellule, pensif et alarmé. Ce présage d'une nouvelle dévastation qui, selon toute apparence, devait être très-prochaine, me contristait jusqu'au fond de l'âme. Je ne pus résister au désir de voir encore une fois l'église et surtout le chœur et les chapelles qui étaient l'objet d'une vénération particulière. Je voulais imprimer mes lèvres sur le peu qui restait de ces souvenirs sacrés, avant qu'une nouvelle destruction ne vint les anéantir pour jamais.

Je commençai par le chœur, que je ne reconnus qu'à son emplacement. Il me fut presque impossible d'y faire un pas. Cependant l'église n'était plus obscure comme auparavant. La clarté de la lune y pénétrait par les voûtes écroulées ou entr'ouvertes de toutes parts. On ne voyait partout que ruines et décombres. Quelques restes vénérables étaient encore debout, comme pour indiquer la place qu'avaient occupée les objets détruits. Les grilles des tribunes avaient disparu. Les tribunes elles-mêmes étaient tellement ébranlées que je ne pus les parcourir qu'avec peine.

La magnifique chapelle de saint Antoine était pleine de décombres. La chaire, admirable chef-d'œuvre de sculpture, et faite d'une seule pièce, restait cependant intacte. A l'extrémité de la galerie, à gauche, j'entrai dans la chapelle du Tiers Ordre, qui était l'objet d'une vénération toute particulière, et qui avait inspiré à tant d'âmes le recueillement et le repentir. Ce n'était plus maintenant qu'un amas confus de précieux débris. Mon cœur se brisait. Je marchais à l'aventure, et sans m'inquiéter du bruit de mes pas, à travers tous ces objets mouvants, et je ne prenais conseil que des sentiments de profonde douleur dont j'étais pénétré.

Je voulais visiter à tout prix ce que nous appelions la *Chapelle angélique*. L'entreprise était extrêmement périlleuse. Il me fallut descendre et remonter, passer par-dessus mille débris chancelants, où j'enfonçais parfois

jusqu'au genou dans des mares de poussière et de cendres. Je triomphai enfin de tous les obstacles, et quand j'arrivai au seuil de ce sanctuaire vénérable, orné des somptueuses donations de cent princes, et des offrandes non moins précieuses de milliers d'humbles artisans, je me sentis saisi d'une angoisse inexprimable.

Je fus obligé de m'asseoir sur la dernière marche de l'escalier, et d'essuyer la sueur froide qui ruisselait sur mon visage. Je n'osais presque pas entrer, car je sentais fermenter en moi une vive indignation contre ceux qui avaient eu l'audace de profaner un sanctuaire exclusivement consacré à la Reine des anges. Je finis néanmoins par y pénétrer en tremblant.

Je restai en extase, et, transporté de la plus vive allégresse, je pus à peine m'empêcher de pousser un cri. La chapelle Angélique, ce magnifique oratoire si justement admiré, était aussi intacte que dans les beaux jours où, agenouillés dans son enceinte, nous chantions les louanges de la Mère de Dieu. La statue de la Vierge Immaculée était toujours là, debout sur son antique piédestal. Je touchais ses précieux vêtements, je baisais les anneaux de ses doigts, et je posais la main sur son sacré diadème, pour la porter ensuite à mes lèvres. La fureur des hommes, les éboulements, les flammes et la fumée elle-même, avaient respecté ce glorieux sanctuaire, objet de l'unanime vénération des fidèles. Il restait intact, comme pour inspirer un sentiment sublime, l'inébranlable espoir en des jours meilleurs. Je vis en cela un vrai miracle, et, tombant à genoux, je demeurai plongé dans une muette adoration.

Il me parut alors entendre un bruit de voix dans le temple. De ma place je découvrais tout l'intérieur de l'église, ainsi que sa porte principale et celle de côté, l'une et l'autre entièrement ouvertes ou abattues. A l'entrée de la porte latérale, quelques hommes armés, chargés sans doute de garder cette partie de l'édifice, étaient réunis en groupe et s'entretenaient à haute voix.

—C'est une jalousie verrouillée qui sera tombée, et qui aura causé le bruit que tu prétends avoir entendu, disait l'un d'eux.

—J'ai écouté assez longtemps, répondait un autre, et je puis affirmer que le bruit, au lieu de venir de haut en bas, arrivait horizontalement.

—S'il en est ainsi, reprit un troisième, c'est que le fantôme du couvent sera venu de ce côté.

—Tu dois deviner juste.

—Je dis ce que l'on dit, ni plus ni moins. Une des sentinelles a vu de la muraille le fantôme se montrer à une fenêtre. Il portait le froc, et son pâle visage était couvert de sang et inondé de larmes. Au cri de la garde, il ne s'est pas enfui, mais il s'est dissipé en fumée.

—J'ai entendu conter le fait à la sentinelle elle-même, prouve que ce n'est pas une fable, ajouta un troisième pour confirmer les dires précédents.

—Ce n'est pas tout. Une femme qui demeure dans une maison voisine, presque vis-à-vis la grande porte du couvent, est tombée hier sans connaissance. Elle venait de voir le fantôme se montrer à une autre fenêtre. Elle dit que ses yeux lançaient des étincelles, qu'il la regardait fixement, et qu'elle en a été malade de frayeur.

—On prétend que c'est la femme d'un de nos camarades.

—Vraiment!

—D'autres assurent que, la nuit même de l'incendie, le fantôme s'est promené sur les toits. Les flammes s'ouvraient à son approche, et la fumée formait une auréole rougeâtre autour de sa tête. Quelques-uns affirment qu'ils ont vu sur ses mains et sur ses pieds les stigmates des plaies.

—Ce serait donc le patron même de l'Ordre Séraphique.

—M'est avis, ajouta un autre, qu'une bagatelle qui ne pèse pas une once, nous rendrait raison du fantôme dont vous parlez.

—Ce serait?...

—Une balle tirée à propos.

—Je gage, reprit un autre, que la vue du spectre te ferait trembler la main.

—Nous allons voir. N'as-tu pas dit qu'il venait de traverser la galerie de l'église?

—C'est du moins dans cette direction que j'ai cru entendre des pas.

—Laisse-moi entrer, et que je sois pendu, si je ne te ramène pas le fantôme en chair et en os!

—La consigne est formelle. Personne ne peut entrer.

—Laisse-moi du moins épier d'ici, et s'il se montre, feu!

—La consigne ne défend pas cela.

—A l'œuvre donc!

—Attention: chargez!

—C'est fait.

—A la galerie, camarades!

—Attendez!

—Silence! et s'il montre le bout du nez, faisons feu sur lui tous ensemble.

—L'arme au bras! Chut! et l'œil au guet.

—Si ma vue ne me trompe pas, dit l'un d'eux après un instant de silence, les rideaux de la chapelle de la Vierge ont remué.

—En joue! cria l'un des hommes armés: son heure est venue.

—Je vous prévins, dit le factionnaire d'un ton impérieux, que je défends absolument de prendre la chapelle pour point de mire.

Sa voix pleine d'autorité arrêta ses camarades.

—Bien parlé, ajouta l'un de ceux-ci; nous sommes ennemis des moines, mais non pas de la Madone.

—Quelque chose remue dans la chapelle.

Sans doute, ils avaient entendu le léger mouvement que j'avais fait pour m'éloigner. Ma position était extrêmement critique. Je m'étais imprudemment avancé dans l'église, et je me trouvais dans sa partie la plus visible. Je ne pouvais me retirer sans faire de bruit, et sans appeler sur moi l'attention de mes espions.

C'eût été une folie de songer à regagner le couvent par la galerie que je venais de traverser. Et pourtant, je ne pouvais attendre le point du jour à cet endroit. Il me

fallait quitter la chapelle Angélique, ne fût-ce que pour ne pas attirer sur elle la fureur de ceux qui l'avaient jusqu'alors respectée. Infortuné que j'étais! J'avais eu l'immense joie de retrouver dans tout son éclat un joyau inestimable que je croyais perdu, et j'étais maintenant sur le point de le voir périr par ma faute dans une ruine irréparable.

Je me recommandai de tout mon cœur à la protection de la divine Reine dont l'image brillait devant mes yeux. Je ne regrettais pas de mourir comme étaient morts quelques-uns de mes frères: mais, le pilote ayant déçu vert le secret des catacombes, je ne croyais pas pouvoir fermer les yeux en paix avant d'être entièrement sûr de cet homme. En outre, mon cœur s'était ouvert à une vague espérance en des jours plus paisibles, et je souhaitais ardemment d'accomplir tôt ou tard les vœux que le père Joseph m'avait exprimés à ses derniers moments.

Ne pouvant retourner au couvent par la galerie et le chœur, il ne me restait, pour y arriver, d'autre chemin que la sacristie, ou une petite porte ouverte presque au milieu de l'église, et qui donnait sur les corridors inférieurs du premier cloître. De l'endroit où stationnaient les hommes armés, ils avaient en face cette petite porte du cloître, en sorte qu'on ne pouvait l'ouvrir sans être aperçu. Ils découvraient aussi l'autre porte, celle de la sacristie, mais elle était plus éloignée. Je résolus d'opérer ma retraite de ce côté. Je descendis l'escalier de la chapelle sans éveiller le moindre bruit; mais quand je fus au bas et que je voulus traverser l'espace qui me séparait de la porte, il me parut impossible que j'eusse passé là quelques instants auparavant.

Inutile de vouloir poser le pied sur le sol, car on ne voyait partout que des morceaux de pierres et de planches mouvantes qui s'ébranlaient au moindre choc, et sur lesquels il était impossible de faire un pas sans tomber, et sans causer de nouveaux éboulements. Je voulus sonder cet amas de décombres et de ruines; mais avec quelque prudence que je les touchasse de la main ou du pied, tout chancelait sans que je pusse trouver nulle part un point d'appui.

Cependant l'une des nombreuses planches sur lesquelles j'essayai de m'appuyer, résista; et plein de confiance, je me hasardai à faire un premier pas pour franchir les débris du grand-autel. Je posai ensuite le pied sur une pierre qui, après avoir fléchi, finit par se fixer. Je fis un autre pas, puis un troisième, avec les mêmes précautions. Déjà j'étais arrivé tout près de la porte qui devait me sauver, quand je me baissai pour ne pas être vu. Mais ce mouvement renversa la planche qui me soutenait; et, afin de ne pas perdre l'équilibre, j'étendis les bras et me saisis du premier objet qui se rencontra sous ma main. C'était une petite chaîne de fer, qui céda sous mon poids, en sorte que je tombai.

Aussitôt j'entendis les sons d'une cloche bien connue, qui, retentissant comme des plaintes pénétrantes au-dessus de ma tête et au milieu de cette scène de dévastation, me glacerait d'effroi.

De féroces imprécations et des clameurs terribles succédèrent à ce bruit.

—Le fantôme! le fantôme! s'écrièrent à la fois tous les gardiens de la porte.

—Il sonne le tocsin, dit l'un d'eux.

—Oui, c'était vraiment le tocsin.

—J'ai vu le spectre se glisser par là.

—A droite, par ici, en face.

—C'était du côté de la sacristie.

—Par où?

—J'ai vu une ombre près du maître-autel.

—C'est une pierre qui sera tombée.

—La cloche n'aurait pas sonné toute seule.

—Assurément, non.

—C'est le fantôme.

(A continuer.)

LA FÊTE DIEU.—L'imposante fête du Très-Saint Sacrement a été célébrée hier. La procession s'est mise en marche vers 9 heures. Le temps était splendide et tout annonçait que cette belle cérémonie aurait lieu sous les plus heureux auspices.

Sa Grandeur Mgr. Fabre présidait à la cérémonie, assisté du Rév. M. Rousselot, curé de Notre-Dame, et du Rvd. P. Tortel, Supérieur des Oblats de Montréal.

Cette foule innombrable de personnes s'est ensuite mise en mouvement et s'est dirigée vers le reposoir élevé à l'angle des rues St. Denis et Ste. Catherine, en passant par les rues Craig, St. Lambert et Ste. Catherine. Sur tout le parcours de la procession, on ne voyait que drapeaux, bannières, arches splendides, rameaux de sapin et d'érable. Sur la rue Craig, il y avait deux arches; sur la rue St. Laurent, trois; sur la rue Ste. Catherine, trois. Le reposoir était orné avec un goût exquis. L'autel sur lequel le Saint-Sacrement a été exposé, était tout étincelant de lumière.

Du reposoir, la procession a repris sa marche et est retournée à l'église Notre-Dame par les rues St. Denis et Notre-Dame. Ces dernières rues étaient ornées avec un goût exquis. Sur la rue St. Denis, l'on avait jeté des fleurs en abondance.

La rue Notre-Dame était pavoisée de drapeaux de toutes couleurs. Trois arches avaient été élevées dans cette dernière rue à l'angle de la rue Bonsecours; à l'angle de la rue Gosford et à l'angle de la rue St. Gabriel.

Voilà, en résumé, le coup d'œil que Montréal présentait hier. Au dire d'un grand nombre d'anciens habitants, notre bonne ville de Montréal a été rarement témoin d'une fête du Saint Sacrement aussi grandiose que celle que nous avons célébrée hier. Tous les catholiques ont rivalisé de zèle pour rendre plus belle cette cérémonie religieuse, dont l'institution date du commencement du treizième siècle.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un feu chaque.

DECES.

A Lewiston, Maine, le 6 mai. Marie-Eugénie, fille de M. Olivier Bourbeau, de St. Grégoire, P.Q., rendait sa belle âme à Dieu à l'âge de 21 ans, 7 mois et 9 jours, après une maladie de deux ans, soufferte avec la résignation d'une vraie chrétienne. Elle laisse ses parents inconsolables et un grand nombre d'amis. Ses funérailles ont eu lieu le 9 du courant dans l'église de St. Grégoire, sa paroisse natale. Le "Journal des Trois-Rivières" et "L'Union des Cantons" sont priés de reproduire.

DE TOUT UN PEU

ARRÊTATION. — Lundi, Louis L. Turgeon, Agent de la Compagnie du Passumpsic à Standstead Junction, est décédé avec \$ 188, appartenant à la compagnie des messageries américaines, et \$196 appartenant à celle du Passumpsic. Il aurait pu en prendre beaucoup plus, car les paquets violés contenaient des sommes beaucoup plus considérables. Il a été arrêté le 29 du même mois, à New-Liverpool, près Québec. Il est maintenant dans la prison de cette ville. Il dit pour se justifier que la Compagnie lui avait intimidé de quitter le service, et il voulait se dédommager.—Pionnier de Sherbrooke.

Il n'y a décidément que les Américains et les Anglais pour les choses extraordinaires. Voici, par exemple, un certain docteur Opdyke, de Philadelphie, partisan de la crémation, qui, joignant la pratique à la théorie, brûle un cadavre dans sa cave, et choisit pour l'expérience le cadavre de son propre fils. C'est le Figaro qui rapporte le fait :

Le corps de Frédéric Opdyke, fils du docteur Francis Opdyke, a été crémé dans la cave de la maison habitée par lui, North Fourth Street, No. 1,949, dans la journée du samedi 18 avril dernier, et c'est le docteur lui-même qui a raconté la chose à un reporter du Sunday Press de Philadelphie, qu'il avait fait appeler exprès.

"Je suis heureux de vous voir, lui a-t-il dit; je vous ai fait venir parce que j'ai remarqué que votre journal s'occupait beaucoup de crémation. Vous voyez là, sur le manteau de la cheminée, les restes de mon fils. Voici comment j'ai procédé: le corps de mon fils a été placé parfaitement nu, dans un cercueil de fer; le cercueil a été installé sur la grille de la cheminée que j'avais remplie de bois, auquel j'ai mis le feu. Les soupiraux de la cave avaient été ouverts: je dois vous dire que, pour empêcher une explosion, j'avais percé le cercueil de plusieurs trous pour faciliter l'évaporation de gaz (!!)

"Je chauffai le cercueil à blanc jusqu'à quatre heures du soir, une heure à laquelle j'éteignis le feu; j'eus une corde et demi de bois. Je voulais d'abord ouvrir le cercueil à minuit, mais je réfléchis et j'attendis le lendemain matin. Lorsque je l'ouvris, il ne restait plus dedans aucun vestige du corps, si ce n'est un litre à peu près de cendres grises. Je les réunis et les enfermai dans une urne que je plaçai sur ma cheminée, dans mon cabinet de travail."

Ensuite, comme on est pratique aux États-Unis, le docteur donna l'addition de cette petite cérémonie, à laquelle tous les médecins de la ville avaient été conviés; nous la transcrivons :

Table with 2 columns: Item, Dollars. Items include Le bouilleur, Le fourneau, L'urne, Le bois, Total.

Quatre-vingt-treize dollars et demi ! Quatre cent soixante-sept francs cinquante centimes ! C'est pour rien, quand on pense que l'autre jour, un entrepreneur des Pompes-Funèbres de Washington réclamait judiciairement plus de six mille francs pour une inhumation.

On a parlé ces jours-ci, de l'arrestation à Saint-Petersbourg, d'un prince de la famille impériale, propre neveu de l'Empereur. La politique n'a rien à voir là-dedans, ainsi qu'il paraît pu le faire croire le ton assez mystérieux avec lequel la première nouvelle a été communiquée.

Voici, d'après la Gazette d'Augsbourg, les motifs de cette grave mesure.

"Le grand-duc Nicolas, fils du grand duc Constantin, frère de l'Empereur, se trouvant dans l'impossibilité de suffire aux dépenses d'une Française, sa maîtresse, aurait mis la main sur la riche collection de diamants de sa mère. La princesse ne s'aperçut de la soustraction qu'il y a quelques semaines au moment d'entreprendre un voyage à l'étranger.

"Sans se douter qu'elle allait dénoncer son propre fils, la grande dame se mit immédiatement en rapport avec la police, dont le chef homme habile, est parvenu en peu de jours, à constater le lieu où se trouvaient les diamants volés et à désigner la personne qui avait commis le vol. En même temps il en fit rapport à l'Empereur, qui donna l'ordre de faire une instruction en toute forme et de lui en soumettre les conclusions.

"Les sympathies du public sont contre le jeune délinquant. Déjà par d'autres antécédents il a causé plus d'un scandale. On rappelle notamment que peu de temps avant la campagne de Khiva, dans un Traktir tartare, par son attitude inconvenante envers un membre de la légation britannique, il provoqua une bagarre, qu'il ouvrit par un coup de poing et qui se termina par une bonne volée de coups pour sa personne. Tout Saint-Petersbourg s'émut alors de l'incident, et pour l'arranger, il fallut toute l'habileté et toute l'énergie du prince Gortchakoff et de l'envoyé d'Angleterre."

Nous avons feuilleté hier un document extrêmement curieux : c'est le registre du comé-

dien Lagrange, l'ami et le camarade de Molière, celui qui tenait les comptes de la compagnie, registre qui, après lui, a été continué pendant longtemps. Nous y puisons de très intéressants détails sur les recettes des pièces de Molière.

Devant le teneur de livres, toute valeur littéraire disparaît, et les œuvres du maître se classent selon l'argent qu'elles produisent. Ainsi nous voyons que le Misanthrope fut une chute; Médecin malgré lui fut plus productif, le Bourgeois gentilhomme plus encore, de même que l'Amphitryon. L'Avare ne fit pas d'argent, l'École des Femmes, appuyée par la Critique, fut une excellente affaire.

Mais la grande vogue, le succès inépuisable fut Tartuffe, et nous voyons dans les registres de Lagrange que Molière, durant ces deux années d'un triomphe alors sans exemple, toucha pour sa part sept mille livres!

Molière mort, les comédiens vécutrent pendant longtemps sur son héritage; mais dès les premières années du dix-huitième siècle le répertoire du grand auteur comique ne fit plus d'argent, et bien que ses chefs-d'œuvre fussent interprétés par Milles Quinault, Lecouvreur, Duclos, etc., les recettes ne dépassaient pas une moyenne de 400 livres. C'étaient là les bonnes soirées. Le 12 septembre 1721, l'Étourdi et M. de Pourceaugnac ne font que 62 livres, et Tartuffe lui-même, le 18 novembre de la même année, ne produisit que 461 livres.

Au mois d'octobre de la même année, les recettes se maintiennent au chiffre moyen de 2,000 livres; mais, chose triste à dire, ce résultat n'est pas dû aux comédies de Molière, mais bien à une pièce de circonstance intitulée Cartouche, que l'on donna le jour même de l'exécution de ce fameux criminel, et qui obtint un très grand succès.

Plus tard, la comédie larmoyante de La Chaussée, la comédie sérieuse de Diderot, et ensuite la comédie politique de Beaumarchais détournèrent, momentanément, l'attention publique des œuvres de Molière, dont les recettes baissèrent de plus en plus.

Les vingt premières années de ce siècle furent un véritable triomphe pour le théâtre de Molière. Il avait retrouvé son public enthousiaste des premiers temps. Les mauvais jours revinrent avec l'école du romantisme. Victor Hugo et Alexandre Dumas firent oublier Molière. Mais ce mouvement n'a pas duré, et aujourd'hui le répertoire du grand auteur est le fonds le plus productif et le plus durable de la Comédie française.

REMEDE INFALLIBLE Contre la Consomption LES AMERS MERVEILLEUX DE P. DÉPATI.



JE SOUSSIGNE, certifie que depuis au-delà de six mois, je souffrais extraordinairement. J'avais souvent envie de vomir et ce que je craignais se réalisait avec beaucoup de peine et d'effort et était très-visqueux: j'avais presque entièrement perdu l'appétit, j'étais devenu d'une faiblesse extrême, tellement que c'était avec beaucoup de difficulté que je remplissais mes occupations ordinaires; mes jambes pouvaient à peine me porter. J'éprouvais une douleur continuelle à la tête et principalement au frontal, ce qui me rendait insouciant à tout; j'éprouvais, lorsque je souffrais, de grandes douleurs dans le bas-ventre et un bruit semblable à un râle se faisait dans ma poitrine. Je fatiguais beaucoup lorsque je parlais, je crus réellement que je tombais de consomption. Je consultai plusieurs médecins et je pris tous les remèdes que l'on m'enseignait et tous ceux que l'on me donna, mais rien ne fit. Depuis quinze jours, je prends des Amers de M. Dépaté et je suis maintenant parfaitement bien. J'ai un excellent appétit, mes forces sont revenues, et je suis agile et dispos de même que lorsque je n'avais fait vingt ans. Je recommande d'une manière toute spéciale les Amers de M. Dépaté. Quant à moi, je leur suis certainement redevable de la santé.

JOS. CHARTRAND, N. P. Côteau St. Louis, paroisse de Montréal.

M. Dépaté a en sa possession grand nombre de semblables certificats qu'il sera heureux de communiquer à ceux qui voudraient les voir, mais dont la publication deviendrait trop onéreuse pour ses faibles moyens.

M. Dépaté guérit aussi les Rhumatismes, Retention d'Urine, Hémothorax, Panaris.

EN VENDE AU NO. 512, RUE ONTARIO. 5-24-52 f-481.

EQUIPEMENTS GRATUITS.

Employé à la maison ou en voyage. L'ouvrage est convenable, honorable, et paie mieux que tout autre offert jusqu'à ce jour. Gages en argent, échantillons, et équipement complet gratis. Adressez tout de suite Clermont Daniels & Cie., 235 rue Notre Dame, Montréal. 5-22-4 f. 476

APPRENTIS DEMANDES.

On a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

S. D. LEDOUX,

MANUFACTURE DE

Faucheuses et Moissonneuses

183, RUE MURRAY.

MONTREAL.

M. LEDOUX a toujours un grand assortiment de FAUCHEUSES et de MOISSONNEUSES qui font la Javelle seule sans aucun secours.

Les "BUCKEYE" qu'il a confectionnées cette année sont d'un genre nouveau et sans égales dans le pays. Il garantit tous ses ouvrages et est certain de donner entière satisfaction.—Il continue toujours sa manufacture de VOITURES de toutes espèces.

LE TOUT A DES PRIX TRÈS-RÉDUITS ET DES CONDITIONS LIBÉRALES.

5-24-8f-480.

INFALLIBILITÉ!

UN



GRAND

BIENFAIT



A

L'HUMANITÉ SOUFFRANTE.

LA PLUS

Grande découverte du 21e Siècle

pour la

première fois importée en Canada.

IL AGIT DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le connurent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation de ce célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des États-Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Articles du Commerce," sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous guérissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin: nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qui étaient sans espoir, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON. Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto. Agents pour l'Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f-473.

AU CLERGE.

LE PROTESTANTISME

Jugé et condamné par les protestants.

Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre.

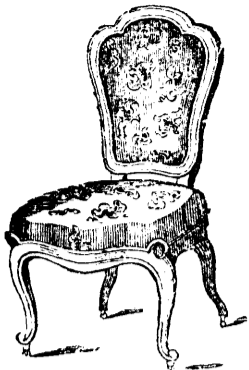
Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André Avellan

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Otawa.

500 pages 8vo—impression de luxe—broché... \$1.00 Le même par la poste... \$1.20

S'adresser à G. E. DESBRATS, Montréal. 4-51f-410

A. BELANGER, Marchand de Meubles,



A l'honneur d'annoncer qu'il vient de terminer de grandes améliorations à son établissement et profite de cette occasion pour inviter ses patrons et le public à venir visiter, (quand même ils ne voudraient pas acheter) l'assortiment de meubles de mieux finis et des plus nouveaux goûts, avec une belle collection de petits meubles de fantaisie, trop longue à énumérer. Le tout est marqué à des prix qui défient toute compétition.

276, rue Notre-Dame, Montréal.

Montréal, 24 avril 1874.

5-18-12 f-471

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poumons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix: 25 centimes par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. Engros et en détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTRÉAL. 4-27zz (Établi en 1859.)

\$50,000 VALANT CONSISTANT EN HARDÉS FAITES. DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c. Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude.

Une visite est sollicitée. R. DEZIEL, 131, Rue St. Joseph. 4-27zz

USINES À MÉTAUX DE LA PUISSANCE. (Établies en 1828.)

CHARLES GARTH & CIE.

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

DE CUIVRE à l'usage des plombiers, ingénieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc.

On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc., par le moyen de la vapeur ou de l'eau chaude.

Bureau et Manufacture No. 536 à 542, RUE CRAIG, MONTRÉAL. 4-25zz

POUDRE ALLEMANDE, SUBNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS RESPECTABLES. 4-38zz

ÉVITEZ LES CHARLATANS.

Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Addresser, J. H. RREVES, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-1an.

BOTANIQUE

COURS ELEMENTAIRE

DE

BOTANIQUE

ET

FLORE DU CANADA

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION

PAR

L'ABBÉ J. MOYEN,

PROFESSEUR DE SCIENCES NATURELLES, AU COL

LÉGE DE MONTRÉAL.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches.

Prix: Cartonné, \$1.20.—Par la poste \$1.30.

\$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul, (62 pp. et 31 planches.)

Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine.

Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à G. E. DESBRATS, 4-51f-411 Montréal.

L'INTENDANT BIGOT,

PAR JOSEPH MARMETTE.

BROCHURE DE 94 PAGES GRAND 8vo.

Prix: 25 Centimes.

Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents.

S'adresser à G. E. DESBRATS, Montréal. 4-51f-411

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBRATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.